

*La Pédagogie — la science de l'enfant, qui est gai — n'est pas nécessairement
la plus rébarbative et la plus somnifère des sciences*

CONTRIBUTION AUX EFFORTS D'AMÉLIORATION

DE

L'ENSEIGNEMENT DU FRANÇAIS

et en particulier de

LA COMPOSITION FRANÇAISE

DANS LES

ÉCOLES RURALES BRETONNES

OBSERVATIONS ET RÉFLEXIONS

PAR

L. FLATRÈS

INSTITUTEUR

QUIMPER

IMPRIMERIE JAOUEN. — M^{mes} CHAVET-BARGAIN, Successeurs

1920

22/208
3-2/00
*La Pédagogie — la science de l'enfant, qui est gai — n'est pas nécessairement
:: :: :: la plus rébarbative et la plus somnifère des sciences :: :: ::*

CONTRIBUTION AUX EFFORTS D'AMÉLIORATION
DE
L'ENSEIGNEMENT DU FRANÇAIS
et en particulier de
LA COMPOSITION FRANÇAISE
DANS LES
ÉCOLES RURALES BRETONNES

— . o . —
OBSERVATIONS ET RÉFLEXIONS

PAR
L. FLATRÈS
INSTITUTEUR



QUIMPER
IMPRIMERIE JAOUEN. — M^{mes} CHAVET-BARGAIN, Successeurs
—
1920

ENSEIGNEMENT DU FRANÇAIS

DANS LES ÉCOLES RURALES BRETONNES

LES MOYENS

- I. — FAIRE PARLER LES ÉLÈVES.
 - II. — PROHIBER LE BRETON A L'ÉCOLE.
 - III. — RÉPANDRE AU DEHORS L'USAGE DU FRANÇAIS.
 - IV. — DONNER LE GOUT DE LA LECTURE ET LES MOYENS DE LE SATISFAIRE.
 - V. — PRÉPARATION MÉTHODIQUE ET UTILISATION RATIONNELLE DES DEVOIRS SPÉCIAUX DE COMPOSITION FRANÇAISE.
-

SUR LE PREMIER POINT

FAIRE PARLER LES ÉLÈVES

Sauf de rares exceptions, le petit campagnard breton ne parle pas volontiers en classe. Il faut voir les causes de ce mutisme tant dans la timidité et la taciturnité habituelles que dans l'insuffisante connaissance du français. Il appartient au maître de veiller à ce que la crainte des railleries n'y soit pour rien.

Nous sommes réduits, au moyen de multiples interrogations à arracher par lambeaux la phrase complète, et l'enfant s'habitue à attendre les questions subsidiaires. Souvent le maître amorce la réponse qu'il attend, qu'il désire, imposant ainsi son point de vue et dispensant l'enfant de l'effort initial et principal. Parfois même, lassés, nous répondons nous-mêmes à nos propres questions, ne demandant à l'enfant que l'opinion du bonnet. Un autre travers consiste à deviner ce que, par quelques mots vagues, l'élève a voulu dire, et celui-ci s'accoutume à tabler sur notre perspicacité.

Quelque peine qu'il puisse éprouver au début, le maître doit se faire une règle de ne pas paraître comprendre ce que l'élève n'exprime pas nettement.

La maïeutique.

L'élève. — Monsieur, permission demain.

Le maître. — Quelle permission ?

— Rester à la maison.

— Pour qui ?

— Pour moi.

— Vous êtes malade ?

— Non, monsieur.

— Alors, venez à l'école.

— Mon père et ma mère vont à la foire de Saint-Barnabé.

— Vous y allez aussi ?

— Non, monsieur.

— Alors, venez à l'école.

— Monsieur, j'ai une petite sœur.

— Elle vous empêche de venir à l'école quand vos parents ne sont pas à la maison ? Comme elle est méchante !

— Non, monsieur, elle n'a que deux ans.

.....
La galerie s'amuse, mais le patient est sur le gril. On ne l'y rattrapera pas souvent. Il apprendra bien vite à se dérober au supplice en débitant tout d'une haleine son petit discours longuement ruminé et parfois préparé par écrit.

..

A seize heures, devant la bibliothèque.

— Monsieur, un livre.

— Oui, je vois.

— Je l'ai lu.

— C'est bien, posez-le là.

Quelques longues minutes s'écoulent. Le maître sifflote comme s'il était seul, rangeant et dérangeant les livres avec application. Figé dans la position du soldat sans arme, se croyant oublié, l'enfant enfin risque un pas en avant.

— Monsieur, un livre.

— Hein ? ... oui, c'est un livre.

— Pour lire.

— C'est ça, c'est un livre pour lire.

— S'il vous plaît !

— Quoi s'il me plaît ?

La lueur attendue éclaire enfin sa mine ébaubie. Il sourit, donc il a compris.

— Monsieur, j'ai lu mon livre, donnez-moi un autre, s'il vous plaît, un joli.

La mimique.

— Monsieur est drôle. Il n'est pas très intelligent. Il ne saisit pas à demi-mot. Avec lui il faut toujours mettre les points sur les *i*. Il ne comprend pas les gestes, comme tout le monde. Pourtant, un enfant de cinq ans sait bien que secouer la tête de haut en bas ça veut dire oui, de gauche à droite c'est non, hausser les épaules signifie : je n'en sais rien, une seule : ça m'est égal ou quelle pitié ! lever le doigt : permission de sortir, claquer rapidement les doigts : urgence ! remuer vivement le pied droit : impatience...

Le monologue.

— Jean-François, venez ici devant tous et racontez-nous l'histoire que nous avons lue hier.

— Y avait une fois une petite fille qui était Chaperon son nom et pis sa mère était folle et pis sa grand'mère aussi et alors sa mère avait mis un bonnet rouge à elle et alors on avait dit à elle d'envoyer la galette et du beurre à sa grand'mère qui était malade dans un petit pot et pis, et alors, et pis alors...

— Ce n'est pas mal. Maintenant, recommencez votre récit, mais en supprimant tous les *et puis* et tous les *alors*.

L'enfant n'a pas le sentiment de la phrase. Il ne sait pas débiter par tranches les idées qui se succèdent sans interruption dans son cerveau.

La récitation.

En outre du fonds précieux d'idées et d'expressions que constituent les fragments littéraires bien choisis, leur récitation est le meilleur exercice pour obliger l'enfant à parler à haute voix et la meilleure préparation à l'élocution assurée de ses propres idées.

Il est bon dans ce but de se composer une petite anthologie de morceaux intéressants, très simples, courts pour être variés, en prose pour la majeure partie : toutes conditions qui n'excluent pas la valeur littéraire.

Comme exemple du genre on peut citer ce petit chef-d'œuvre

d'ironie concentrée, drame en cinq petites phrases, plein d'une implicite pitié et d'indignation latente :

Le pauvre homme et son âne.

Un pauvre homme battait son âne. L'âne n'avancait pas. Le pauvre homme lui donna quelques coups de sabots dans le ventre et l'âne tomba. Gilliatt accourut pour relever l'âne, l'âne était mort. Gilliatt souffleta le pauvre homme.

VICTOR HUGO. — *Les Travailleurs de la mer.*

Le trac.

Plus que les débutants, les grands sont sujets au trac. Leur tour arrivé de raconter ou de réciter, ils quittent précipitamment leur place, pleins d'assurance, arrivent à grands pas avec un visage souriant qui se mue sans transition en facies de condamné à mort auquel on vient d'annoncer le rejet de son pourvoi.

Certains manifestent une émotion extraordinaire qui se traduit chez les uns par une attitude comiquement ahurie, chez d'autres par une pâleur macabre suivie d'une inquiétante rougeur. Ils perdent la notion de la réalité, paraissent être à cent lieues devant des inconnus et, les yeux égarés, les jambes vacillantes, commencent à bafouiller d'une voix cassée et chevrotante qu'on ne reconnaît pas. De leur gosier contracté sort parfois, déchainant des rires difficilement répressibles, des intonations étranges de coq enroué, des miaulements de chat étranglé, des croassements de grenouille apeurée.

Après quelques pénibles épreuves, assez rapidement, l'aplomb vient et les jeunes acteurs chercheront par la suite toute occasion de faire valoir leur fraîche assurance.

..

Les petits, dressés dès les premiers jours à parler à haute voix, ignorent le trac. Ils sont fiers d'être appelés à réciter, pour l'exemple, dans la grande classe. Ils se disputent l'honneur de servir de commissionnaires.

— Monsieur, du l'encre et du craie pour Madame.

— Hein ?

— Siouplaît !

— Pourquoi faire ?

— Madame a dit.

L'argument est sans réplique.

Madame. — Qu'est-ce que Monsieur a dit ?

— Dégourdi sans malice.

SUR LE DEUXIEME POINT

LE BRETON A L'ECOLE

Quiconque pénètre sur le territoire de l'école doit laisser le breton à la porte. Au début de chaque année scolaire quelques semaines de surveillance rigoureuse font respecter l'état de choses établi. Cela devient ensuite machinal. Le contact du pied droit avec le sol de la cour déclenche un mécanisme qui, automatiquement, ferme la voie au breton en l'ouvrant au français.

Il arrive que le seuil de la porte tranche une phrase en deux tronçons : la tête est bretonne, la queue française.

Les infractions sont rares. Cependant, sous la pression des émotions violentes, le breton parfois jaillit :

— Monsieur, je n'ai pas fait exprès !

..

Bien entendu, le français qui se parle dans la cour n'a que de lointains rapports avec la langue de Voltaire. Chaque école a son jargon comme chaque commune son breton et son costume. La langue des élèves qui ont fréquenté une autre école est toujours jugée parfaitement ridicule. L'étranger sera en butte aux moqueries tant qu'il ne se sera pas assimilé l'idiome usuel.

..

De onze à treize heures la porte de la cour reste ouverte. Entre et sort qui veut. Vaut-il mieux rester dehors avec toute liberté de baragouiner ? Mais la cour est si tentante ! Elle est vaste, carrée, unie, très propice à la haute stratégie des grands jeux auxquels tout le monde peut participer.

On peut se mettre pieds nus sans crainte de perdre ses sabots. L'hésitation est permise entre la liberté et la cage dorée.

En général, la balance penche en faveur de la cage. Cependant, certains jours de beau temps, une agitation inaccoutumée tout à coup se manifeste. L'état-major se concert, se démène. Peu à peu, le diapason baisse, la discussion décroît puis s'apaise net. Le silence anormal me fait lever la tête, inquiet. Tout de suite

fixé, je me résigne : c'est un complot. L'état de choses établi me laisse désarmé : on a le droit de sortir. Mais on préfère tout de même que le maître ait le dos tourné. A sa première volte-face un torrent s'écoule par la porte ouverte et se répand dans le *Jardin de la croix* avec des hurlements d'Apaches exécutant la danse du scalp sur le sentier de la guerre.

Le maître, seul dans la zone française, garde les sabots alignés le long des murs.

Le jeu du jour était un jeu breton.

∴

Pour préparer la revanche du français il faut remonter plus haut. C'est une œuvre de longue haleine.

— o —

SUR LE TROISIÈME POINT

LE FRANÇAIS AU DEHORS

Ici, sauf les vieux, tout le monde arrive à se faire comprendre en français. Les jolots du pays s'offrent même le luxe de deux sortes de français. L'un d'usage courant, le français local, matiné de breton. L'autre (*gallek braz*) est le même endimanché de pompeux adverbes, rehaussé de cuirs et de velours, bariolé de cocasses passés définis et dépouillé, dans la mesure du possible, du terrible accent breton, remplacé en l'occurrence par l'accent de caserne.

On ne sort le *gallek braz* que dans les grandes circonstances, avec l'habit de cérémonie, la voiture vernie, et, piqué dans la face rasée jusqu'au derme, un cigare, des chers, des dix centimes.

De même, en sus du breton du pays, fort correct, totalement incompréhensible aux *gallaoued*, il y a le breton cuisiné à la française, breton intermédiaire de haute fantaisie, accessible aux non-celtisants.

— *Ar chef de gare a oa absent pa oa survenet an accident gant an train marchandis.*

— *An offiçour a deuz punisset ar zoudard evit e fusul mal astiket.*

— *Ar répartitourien a zo convoket d'ar mairi evit receo an déclarationou var sujet ar mutationou.*

Les deux langues se pénètrent, non sans se déformer mutuellement. Certains mots en sortent curieusement estropiés : ficelle devient *sifet* et biscuit *guispi*.

∴

Un collègue étranger à la Bretagne, mais exerçant depuis de longues années dans notre département prétend se faire comprendre des bretonnants exclusifs en parlant un mauvais français avec un violent accent breton. Il y a du vrai dans cette boutade. Cependant le même collègue, mis au pied du mur, traduisait ainsi le dicton « *Bretoned lud kaled* » : *Bretonnette toute galette, tournure elliptique qui veut dire : la petite Bretonne a mangé toute la galette.*

∴

Sans vouloir proscrire la langue chère à tous les Bretons, c'est une nécessité pour l'instituteur de poursuivre inlassablement la prédominance de la langue nationale.

∴

Dans les campagnes bretonnes, l'instituteur n'est pas seulement maître d'école. C'est l'homme de confiance du maire, l'oracle du Conseil municipal, le maître Jacques de la commune. C'est le secrétaire universel, l'arbitre désintéressé, l'expert économique, le conseiller obligatoire, laïque et... gratuit. Ce répertoire ambulancier de toute la science humaine, si généreusement rétribué par le *Gouvernement* et la commune, aurait mauvaise grâce à ne pas se tenir à la disposition des populations, jour et nuit. On ne dort pas d'ailleurs quand on a tant d'esprit. Guide indispensable à travers les dédales du cadastre, le labyrinthe des contributions et les arcanes des administrations, possédant l'admiration du cantonnier et du facteur, la confiance du juge de paix et des gendarmes, l'amitié de l'agent-voyer, l'estime du percepteur, la sympathie du médecin, la bienveillance du conseiller général et la haute considération du député les veilles d'élection, le père *Je sais tout* peut, à titre de bénéfice, essayer de tirer parti de son influence au profit de son œuvre de colonisation.

La pénétration pacifique est nécessairement lente et prudente,

L'instituteur-colonisateur doit se garder de heurter trop brusquement les traditions séculaires profondément enracinées dans le granit du sol breton.

Un avantage appréciable pour aider au succès est d'être breton soi-même, breton bretonnant, vacciné par le sérum d'une rééducation qui neutralise les défauts inhérents à la race et en développe les qualités spéciales.

Opposons notre ténacité à l'aveugle entêtement et notre foi à la raison des montagnes : l'inertie. Nous savons qu'il est difficile de faire entrer une idée nouvelle dans un crâne breton, mais celui-ci a la qualité de son défaut : quand l'idée a pénétré, c'est le diable de la faire sortir.

..

— Madame, pourquoi ne parlez-vous pas français à votre petit garçon ?

— Ce serait une bonne chose, bien sûr, mais, vous savez, les paysans sont drôles... ça ferait tort à mon commerce.

..

— Vous savez le français, vous et votre femme, pourquoi ne l'apprenez-vous pas à vos enfants ?

— Parler français à la maison ? Je ne suis pas un *mecieu*. Les autres se f... raient de moi.

..

— Un conseiller municipal devrait donner le bon exemple et parler français chez lui.

— Si je veux être balancé, oui ! Ici il ne faut pas faire le malin.

..

— Tiens, mais, Madame, vous me disiez dimanche à la mairie que vous ne saviez pas le français.

— Il y avait trop de monde.

..

Militaire nouvellement libéré.

— Vous ne parlez pas français quelquefois chez vous à vos jeunes frères ?

— Pas souvent. Les anciens ne sont pas contents. Ils croient que c'est pour se f... d'eux.

..

Un petit nouveau.

Il tient à deux mains un livret rouge auquel pend un large signet tricolore. Délicate flagornerie de la mère. Ça doit chatouiller agréablement la fibre républicaine du maître.

— Est-ce qu'il sait déjà quelque chose, madame ?

— Oui, monsieur, il sait lire les mots faciles.

— C'est vous qui lui avez appris ?

— Oui, monsieur.

— Alors il sait aussi le français un peu ?

— Oh ! non, on lui apprend en breton.

..

Le boîteux.

— Oui, oui, je comprends le français. C'est l'habitude que je n'ai pas. Je ne sais pas le *discipliner* bien. J'ai pas été soldat. Alors j'ai pas fait grand chose avec mon français. Pourtant j'étais bon à l'école. J'ai été chercher mon certificat. On me disait même de travailler pour être sous-maire à cause de ma jambe.

— Vous n'avez pas voulu continuer ?

— Non ça m'em... ait.

..

La pudique histoire officielle n'a pas osé consacrer avec Victor Hugo la gauloise, la française, la seule possible vocifération de Cambronne. « *Défense de déposer du sublime dans l'histoire.* »

C'est pourtant l'un des trois mots français que pas un illettré ignore. Mais combien incolore et flasque à côté de son frère breton qui reste le dernier mot, l'*ultima ratio*, l'expression du refus catégorique, la négation suprême, aggravée de mépris insondable.

En français de chez nous, le mot exprime à volonté la surprise, la joie, l'admiration, l'étonnement, la confusion, l'impatience, le dépit, la douleur, la colère... tous les sentiments sincères. Simple question de tact et de nuances d'intonation.

A tout bout de champ il part brusquement et s'envole en vibrant sur les ailes de l'R roulant.

Le verbe correspondant est celui dont on connaît le mieux la conjugaison.

Certains ont fraternellement adopté l'infortuné paria accompagné de sa petite famille. Convenablement placés ils suffisent

presque à alimenter la conversation. On comprend très bien. Ce n'est pas de la grossièreté. Il faudrait avoir le caractère mal fait pour s'en offusquer.

Cependant les personnes distinguées n'emploient jamais le mot propre — si on peut dire — comme substantif. Elles utilisent d'élégantes périphrases que l'on peut servir même à table. Si par hasard le malencontreux vocable vient à s'échapper dans le feu de la discussion, il est immédiatement poursuivi et annihilé par la formule réparatrice : *Sauf le respect que je vous dois !*

..

Extrait du registre matricule de l'école :

« Klopennek Jean-Marie, né le 8 mars 1882. Entré à l'école le 1^{er} mai 1889. Sorti le 15 Juin 1896. Elève peu intelligent. Obtenait peu de succès malgré son ardeur au travail. Possède une instruction passable. Se destine à l'agriculture. »

Klopennek est l'homme le plus doux, le plus obligeant, le plus sobre de la commune. Il est très bien dans ses affaires. Au physique, le type breton dans toute sa pureté. Au moral aussi : tête de roc, rien n'y entre, rien n'en sort. Au premier abord il paraît plein d'un bon sens qui ne gagne pas à être approfondi. Il n'a aucune idée personnelle, mais la collection de clichés dont il dispose est si variée et si bien classée que toujours le numéro approprié vient du tac au tac s'adapter à la circonstance.

Klopennek possède une certaine volonté, mais surtout celle de ne pas vouloir, cette volonté négative qui est un des traits du caractère breton. Ainsi, Klopennek comprend fort bien le français et pourrait le parler très convenablement. Mais il ne veut pas. Que Klopennek veuille quelque chose, cela n'a pas grande importance. Il n'a pas pour vouloir plus de ténacité que quiconque. Mais quand il dit : *Je ne veux pas*, c'est le *non possumus* inexorable. On tirerait plutôt un pet d'un âne mort, qu'une phrase française du gosier de Klopennek.

— Pourquoi ne parlez-vous pas français, Klopennek ?

— *N'am euz ket kemeret ar voaz.*

Klopennek vient me voir tous les dimanches. Il est atteint de papyrophobie incurable, maladie très commune dans nos campagnes.

— *Salut, Aotrou, dont a reomp adarre de zirenka ac'hanoc'h.*

— Bonjour, Klopennek, qu'est-ce qu'il y a de nouveau ?

— *Eur lizer am euz recevet.*

— Mais vous savez lire.

— *Ia, ia, mes mad eo kemer kuzul.*

— Montrez... Ce n'est pas une lettre, Klopennek, c'est un prospectus de marchand de vin.

— *Goulscoude e skrivet gant an dorn.*

— Non, ce n'est pas écrit à la main. Et puis, ça ne fait rien. Voulez-vous acheter du vin ?

— *N'am euz ket ezomp gwin. Scrivet d'ezhan dioc'htu, m'ar plij.*

— Ce n'est pas la peine. Il ne vous enverra pas de vin si vous n'en demandez pas.

— *Petra rinn-me m'ar zigasso ?*

Entraîné, j'oublie mon rôle de propagateur du français :

— *Digaz ne d'inn-me, Klopennek !*

Klopennek rit. Il est tranquille et il est content de m'avoir vaincu une fois de plus.

Mais ce n'est pas fini. Klopennek extirpe un autre chiffon de son gousset. La séance continue.

..

Au conseil municipal.

La question est posée et la discussion amorcée en français. Car on parlera français, n'est-ce pas ? Pas de protestation. C'est convenu. D'ailleurs, le maire et l'adjoint, complices, ont promis d'y veiller.

La discussion est ouverte, mais les bouches restent closes.

De ci, de là, quelques phrases prudemment oiseuses, bien pesées, mais inachevées, tombent.

Personne ne les relève.

— Ce serait probablement une bonne chose, mais...

Un long temps. Cristi ! comme les pipes s'allument difficilement ce matin. Toute la boîte d'allumettes du secrétaire va y passer.

— D'un côté, ça pourrait... peut-être... faire un certain... tort... Cependant... enfin, c'est à voir.

Quel profond diplomate !

Attention ! nous allons tout savoir, en voici un, les yeux au plafond, l'air inspiré et résolu. Hélas ! une tache problématique sur sa manche gauche vient subitement accaparer toute l'attention du pseudo-orateur.

Nous n'en finissons jamais.

Cinq minutes plus tard, c'est le champ de foire. Le français anémique s'est mué, on ne sait comment, en un tonitruant brouhaha dont le breton seul fait les frais. D'épaisses bouffées tourbillonnent, à faire honte au train départemental. Les vitres vibrent comme au passage d'une charrette.

La séance est effectivement ouverte.

Sauf le secrétaire, tout le monde parle. Personne n'écoute.

même le secrétaire désespéré qui, à travers l'ouragan rappelle enfin le plus éloquent au respect de la convention. Il proteste. Ce n'est pas lui qui a commencé. C'est vrai, ce n'est personne.

Accalmie.

— Eh bien ! que faut-il répondre à M. le Sous-Préfet ?

Silence.

— Acceptez-vous la proposition ?

On entend les mouches voler lourdement, semi-asphyxiées par les émanations tabagiques.

— Alors, vous refusez ?

— Vous avez entendu ... vous arrangez ça...

Assentiment énergique et général.

La Bretagne touche à la Normandie par un petit coin.

« Faut êt' juste ».

— Vous gardez déjà votre fils à la maison ? Il aurait probablement son certificat d'études l'année prochaine.

— C'est pour ça. Ses frères ne l'ont pas. Ils ne seraient peut-être pas contents. Faut êt' juste.

— Votre fils quitte l'école trop tôt. Il comprend à peine le français. Il ne lui restera rien.

— Il a été écolé comme ses frères : trois ans. C'est l'habitude comme ça dans la famille. Faut êt' juste. Il le savait bien. Je lui ai dit : Profite si tu veux. Je ne veux pas avoir des reproches de mes enfants.

— Au moins, engagez-le à venir à l'étude pendant l'été et au cours d'adultes pendant l'hiver.

— Je n'ai pas beaucoup de moyens.

— Mais c'est pour rien !

— Ce n'est pas ça. Nous ne sommes pas d'un bien haut rang.

(*Ne zomp ket euz ar renk goal huel.*)
Bizarre mais réelle mentalité. L'égalité des droits n'est qu'un vain mot et la nuit du 4 août n'a rien supprimé. Le tempérament conservateur breton n'a fait que multiplier les castes.

Les cultivateurs de la région se partagent d'eux-mêmes en cinq classes au moins :

- 1° Les jultots.
- 2° Les petits propriétaires et les gros fermiers.
- 3° Les petits fermiers.
- 4° Les domestiques agricoles.
- 5° Les journaliers.

La hiérarchie volontairement consentie est aussi nette que si à chaque catégorie correspondait un grade avec les galons afférents.

Un jultot décafé restera toujours le supérieur d'un fermier enrichi et un journalier pécunieux ne sera jamais l'égal d'un petit propriétaire rongé de dettes.

..

LE JULTOT. — Il ne suffit pas de nous limiter à la psychologie de l'enfant. L'étude du milieu est pour notre gouverne un important élément de direction. Il ne convient pas de nous livrer ici à la monographie des types bretons. Cependant, il n'est pas permis de passer sous silence — à tout seigneur tout honneur — l'un des plus intéressants, le jultot.

« Paysan ne suis, bourgeois ne daigne, je suis le jultot. »

Le Jultot est le hidalgo léonais, le gentleman-farmer breton, le hobereau roturier de l'aristocratie paysanne. Discrettement poussé vers le sacerdoce dès son jeune âge, le bas de laine paternel et les vils plaisirs de ce bas-monde lui inspirent des doutes sur la solidité de sa vocation.

Moins influent qu'il ne s'estime, plus qu'on nous le laisse croire, c'est pour nous, par sa parfaite connaissance de la mentalité paysanne et de ses mobiles d'action, un adversaire qu'il n'est pas prudent d'ignorer, s'il ne nous accorde lui-même la faveur de son dédain. Il nous tolérera — il faut bien des petites écoles pour apprendre à signer aux petites gens — tant qu'il ne nous rencontrera pas sur son chemin.

Le jultot est souvent le descendant affiné de plusieurs générations de *pennered* et de *pennerzed*. Le titre n'est pas toujours transmissible à toute la lignée et peut ne constituer qu'un droit d'aînesse si par hasard le fils n'est pas *penner*. Mais les aigles pondent peu. La Jultoterie ne tombant pas en quenouille l'alliance ne confère pas la charge de plein droit.

On naît donc Jultot. On ne le devient qu'exceptionnellement. Un paysan nouveau riche n'atteindra pas à la jultoterie. A peine son fils pourra-t-il y accéder. De belles terres au soleil constituent l'élément principal mais non suffisant. Le séjour au collège, la tenue soignée de sa personne et de sa maison, un équipage cavalier, les belles manières, de l'entregent, des largesses opportunes, l'allure familièrement protectrice et cet air de paraître moins fier qu'on a le droit de l'être, entrent en ligne de compte pour mériter la consécration populaire.

Un imbécile seul peut dire : Je suis un savant. Le Jultot ne se pare jamais de son titre. Tout au plus, avec la modestie qui convient au mérite reconnu, glissera-t-il d'un air détaché devant l'étranger : « Dans mon pays je suis considéré comme Jultot. »

Bel homme, quelque peu bedonnant, rasé à la pierre ponce, tondu comme un œuf d'avare, il passe, seul ou au centre d'un groupe, plastronnant dans sa cuirasse éclatante avec l'allure solennelle d'un biniou en exercice devant le cortège nuptial. Il ne porte pas la chaîne de montre, vulgaire, mais n'est pas incompatible avec un élégant parapluie.

Il a fait ses études au collège et veille à ce que nul ne l'ignore. Il y a appris, à la grande pension, à se familiariser avec la fourchette. Le curé lui a enseigné à se faire les ongles, à trinquer sans choquer indiscrettement son

verre, à manger du melon qu'il déteste et à ne pas découper les asperges en ronds de saucisson.

Le Julot sait se présenter avec dignité et désinvolture, donner un correct *shake-hand* et s'incliner devant les dames avec la grâce désuète d'un talon rouge. Devant des inconnus il arbore le masque désabusé d'un lord spleennélique et maintient les distances, hautain comme un grand d'Espagne et comme lui toujours couvert.

Le Julot parle peu, mais sentencieusement et plutôt que de s'abaisser à discuter préfère s'en aller, plus fier que Bragance, en drapant sa dignité dans sa ceinture-écharpe où d'elles-mêmes vont se nicher ses mains qui s'obstinent à rester calluses, on ne sait pourquoi, car il avoue modestement mieux s'entendre à conduire un cheval fringant que la charrue.

Glorieux, non sans raison, de son nom de famille, ce n'est pas lui qui y accole le nom de sa principale terre, mais il regrettera toute sa vie de s'appeler Jean-Yves ou François-Marie comme tout le monde.

Il a toujours un prêtre dans sa famille, souvent un notaire, parfois un huissier, jamais un sous-préfet.

Clérical par définition, mais pas toujours dévot, il prête aux cérémonies religieuses l'ornement de sa prestance décorative. Et s'il sort pendant la messe — une partie de dominos à terminer — il rentre pour la procession. C'est le socle qui complète la bannière et le support naturel du dais triomphal.

Spéculateur avisé, connaissant à fond tous les négoce campagnards, il tend au pauvre *plouk* éberlué le piège d'une petite hamboche dans la petite salle réservée du cabaret bien pensant et enlève la bonne affaire.

L'industrie n'est pas son fort et semble constituer pour lui une dérogation. Il n'admet pas le gentilhomme verrier. En fait de verrerie, c'est le contenant qui l'intéresse le moins. Dans son existence comme dans celle des autres seigneurs de moindre importance et de la pèche besogneuse le liquide joue un rôle considérable. Toutefois, s'il se trouve dans la nécessité de se commettre avec le *vulgam pecus* — les affaires sont les affaires — il ne s'encanaïlle pas jusqu'à l'horrible tord-boyaux. A la campagne il est de bon ton d'avoir l'estomac délicat et, tout en félicitant ses invités de la robustesse de leur organe, le Julot, d'un clignement d'œil, se fera servir un breuvage extrait d'un flacon poudreux de forme peu commune réservé pour lui et ses égaux dans les cabarets qu'ils honorent de leur clientèle. C'est donc bien à tort qu'on lui applique cette méchanceté : « *Alcoolique et Breton toujours.* » Connaisseur en pur jus et en vin blanc sec, il a un faible pour le champagne auquel il ne connaît rien, malgré son couteau-pince. Prend du mousseux boche pour du Montebello et s'obstine à confondre le Roederer avec le champagne breton.

Le Julotisme ne se manifeste qu'en public. Ce n'est pas un article d'intérieur. Il n'y a pas de Julot pour sa Julote. La pièce jouée et l'acteur rentré dans sa loge, mis à l'aise, en bras de chemise, les pieds dans ses bois et au bec sa pipe de tous les jours, le Julot est tout simplement un brave homme, serviable aux petites gens, hospitalier à tous, et pour peu que vous lui témoigniez les égards qui lui sont dus vous assiera de force devant sa glace décorée d'une ancienne écharpe d'adjuvant et vous versera d'autorité dans un verre à cidre une larve de Bénédictine à assommer un boeuf.

SUR LE QUATRIÈME POINT

LA LECTURE

La lecture est à peu près notre seul, mais puissant auxiliaire.

Un enfant pour qui la lecture n'est plus un travail, mais un plaisir, puis un besoin, est un enfant libéré. Qui a lu lira.

Une école rurale qui ne lit pas ne peut être qu'une école morte. Ce n'est pas en faisant agir le mobile de l'utilité et surtout de l'utilité future que l'on peut amorcer le goût de la lecture. L'avenir n'existe pas pour l'enfant. Le passé encore moins d'ailleurs : le monde ne date que de lui.

On ne peut davantage imposer la lecture. On n'impose pas un goût, mais on peut, par des aliments appropriés, le tenter, l'exciter, puis le développer.

Tirons parti au début de l'amour universel de l'enfant pour les images qui, concrétisant les abstractions, éveillant la curiosité, provoquent le désir de savoir.

Adressons-nous ensuite aux sources infantiles de l'intérêt : le merveilleux, le terrible, le comique...

Sachons plus tard présenter la lecture, non comme un travail, mais comme un délassement, une récréation, une récompense.

Il est facile d'obtenir sur ce point d'excellents résultats pour peu que l'on soit convaincu de l'impérieuse et primordiale nécessité de donner à l'enfant le goût de la lecture.

..

Dans la leçon de lecture expliquée, ne creusons pas au point de rencontrer la lassitude. L'enfant arrive rapidement à la limite de sa puissance d'absorption et alors c'est en vain que nous tentons de le sursaturer. Ne lui ingurgitons pas jusqu'à la nausée notre pâté d'anguilles.

Laissons les subtilités. Ne pesons pas des riens dans des balances de toile d'araignée. L'enfant est plus vorace que gourmet. Versatile, il préfère la variété à l'analyse. Il ne creuse pas, il gratte ; il effleure et ne se pose pas ; il glisse, n'appuie pas. Toutes les cordes ne vibrent pas en lui : son clavier est incomplet comme sa dentition. Il voit et il sent avec sa mentalité d'enfant,

différente pour chacun, à travers l'amalgame de justesse et de fausseté de son acquis.

..

— Vous venez de dire que Dieu fait bien ce qu'il fait, disait un bossu à un prédicateur. Regardez-moi !

— Mais, mon ami, vous êtes parfaitement fait pour un bossu.

L'enfant ne voit pas juste ? Si, il voit juste pour un enfant.

L'enfant ne voit pas juste ? Et nous, vieux enfants ? Nous croyons toujours que le présent nous confère la certitude définitive et chaque lustre de vie vient déplacer notre point de vue : l'homme absurde est celui qui ne change pas.

L'enfant ne voit pas juste ? Qu'importe ! Le prisme déforme mais colore, auréole.

Le but est d'entr'ouvrir les portes de l'Eden littéraire, de montrer les merveilles qu'il renferme, d'exciter la tentation de goûter aux fruits de l'arbre de vie.

..

Ce n'est pas seulement le samedi que la journée se termine par une lecture. Les grands se hasarrent quelquefois à solliciter.

— Monsieur, une histoire !

— Mais il est l'heure de sortir.

— Ça ne fait rien, nous resterons.

On ne demande jamais à rester pour autre chose que la lecture.

..

On ne s'en tient pas aux contes de Perrault, de Grimm et aux Aventures de M. de Crac. Si l'on est dans l'obligation de rechercher les sources puériles de l'intérêt, on s'efforce d'atteindre plus haut, de faire apprécier la magique simplicité, la finesse et même l'ironie.

On glane, on butine; larron à toute occasion on pille les riches, on grapple, un peu au hasard, à la fortune du pot, sans beaucoup de méthode, mais avec un guide : l'intérêt, et un but : faire aimer la lecture.

On met à contribution, Nodier, Arène, Girardin, Rosny, Mistral, Frapié, Lichtenberger, Jules Renard, les frères Marguerite, Daudet surtout. On connaît Trott et Line, Poum et son cousin Step. On aime le Petit Chose, le bon pleurnicheur de Jacques et

Banban, ce drôle d'élève. Tartarin le tarasconnais, Poil de Carotte, sont de vieilles connaissances. On ne néglige pas Brizeux, Souvestre, A. Le Braz, Luzel, F. Fontenelle, doublement chers. On ne craint pas d'emprunter à Zola quelques pages soigneusement expurgées *ad usum delphini*. On ose aborder Victor Hugo, George, Gros-Alain et René-Jean, Cosette, Gavroche, Jean Valjean et Gilliatt le Malin ne sont pas des inconnus. Le récit de la lutte de Gilliatt, contre la pieuvre, élagué des digressions philosophiques, fait pâlir et plus d'un tremble devant l'œil de Jéhovah poursuivant Caïn.

Il faut voir alors se redresser les bustes affaissés, les bouches béer et, dans les yeux arrondis poindre de petites flammes vacillantes convergeant vers le même foyer. C'est la communion de la classe dans la beauté littéraire.

**

Un jour, dans ce silence absolu et significatif qui persiste après une lecture émouvante, une voix s'élève, tremblante d'émotion :

— Monsieur, combien ça coûte ?

**

On ne saisit pas tout, c'est sûr. Loin de là. Mais on éveille le sentiment auquel l'auteur s'adresse, on effleure la corde qu'il a cherché à faire vibrer et il restera peut-être quelque trace de l'impression qu'il a voulu produire.

On peut ici parodier Basile : Lisez, lisez, il en restera toujours quelque chose.

**

Si, en matière d'enseignement, intérêt et profit sont synonymes, la place d'honneur revient sans conteste à la lecture. Je crois dur comme fer que c'est là le salut des écoles rurales.

On pourrait peut-être généraliser. Nous avons le breton, ce roc, mais les urbains ont un champignon : l'argot.

..

BIBLIOTHÈQUES SCOLAIRES. — Les écoles pourvues de cet outil de première nécessité : une bibliothèque riche et bien composée, jouissent d'un grand avantage.

Pourquoi certains chefs-d'œuvre ne se trouvent-ils pas obligatoirement dans toutes les écoles, à titre aussi indispensable que les bancs et les tableaux noirs ?

Nous faisons trop souvent goûter des échantillons de marchandises que nous ne pouvons livrer.

..

De nombreux ouvrages étaient inscrits au catalogue de la bibliothèque de l'école. L'importante majorité s'adornait d'antipathiques couvertures enluminées. Manteaux somptueux, linge douteux. Livres de prix, mais sans valeur. Littérature de pacotille, bâclée par de vagues écrivains faméliques et vendue par lots aux entrepreneurs de distributions solennelles pour écoles de campagne.

Les lecteurs devaient avoir de l'appétit et de l'estomac. Beaucoup de feuilles manquaient, complètement dévorées. Celles qui restaient, entamées, grignotées, rongées, n'évitèrent l'absorption totale que par les maculatures qu'elles s'efforçaient de cacher sous les loques pendillantes de leurs couvertures.

Ni leur cataloguement, ni la particule à double détente des pseudonymes romantiques, ni même l'imprimatur de Mgr de Limoges ne put les préserver de l'autodafé purificateur.

Seuls, quatre rossignols ministériels que le hasard de l'emballage fit échouer dans une petite école primaire élémentaire rurale bretonne conservaient dans leur robe grise une virginité moisie. Leurs titres donnaient la raison de ce respect exagéré :

Les deux Révolutions d'Angleterre — E. SATOUS.

La Révolution (en trois tomes) — Edgar QUINET.

En village si peu révolutionnaire le moindre conte bleu serait mieux notre affaire.

..

En présence de cette pauvreté il y avait urgence à agir. Le versement d'une cotisation mensuelle de cinq centimes, maximum qu'il ne fallait pas songer à dépasser, eut donné droit à une participation immédiate, impossible à tous avant longtemps. Après consultation des élèves et avec l'approbation des parents une *Bibliothèque Mutuelle Economique* fut instituée.

RÈGLEMENT DE LA BIBLIOTHÈQUE MUTUELLE ÉCONOMIQUE. — I. — La B. M. E. est fondée pour suppléer à l'insuffisance de la bibliothèque scolaire.

II. — La B. M. E. se propose de fournir aux élèves de l'école, pour lire chez eux, des livres intéressants, spécialement destinés aux enfants.

III. — Chaque élève adhérent à la B. M. E. devra y déposer un volume accepté par le maître.

IV. — Au début de chaque année scolaire le maître donnera une liste d'ouvrages dans laquelle les élèves pourront choisir de préférence leur volume dont le prix ne pourra excéder trente centimes.

V. — Le maître engage les élèves à se procurer pour cette année un volume de la collection *Livres roses pour la Jeunesse* — Prix : 0.15 — Librairie Larousse.

VI. — Le livre reste la propriété de l'élève et lui fait retour à la fin de l'année scolaire.

VII. — La liste des livres et de leurs possesseurs sera affichée en classe.

VIII. — Le même livre ne sera accepté à la B. M. E. que pendant une année scolaire.

IX. — L'élève qui désire emprunter un volume doit remettre celui qu'il a entre les mains au maître, le matin avant huit heures. Le soir, à seize heures, les élèves qui auront remis leurs livres le matin pourront en choisir un autre parmi ceux déposés à la Bibliothèque.

X. — Tout livre sali ou déchiré sera remplacé par les soins de l'auteur du dommage.

..

Plusieurs centaines de petits volumes ont été ainsi répandus, sans préjudice d'autres ouvrages : spécimens, bouillons de librairie, magazines, journaux illustrés. On confie aux grands des collections de *Je sais tout*, *Lectures pour tous*, *Touche-à-tout*, *Nos loisirs*, *Pêle-Mêle* ; aux moyens : *Les Belles Images*, *La Jeunesse Illustrée*... ; aux petits des images réclames, des illustrés dépareillés, des catalogues divers...

Une inondation dont la source est à l'école.

..

Ayant la quantité, on commença à viser la qualité et à éliminer les non-valeurs. Autrefois, en dehors de leurs livres de classe, les élèves ne disposaient guère en toute propriété que de fallacieux opuscules prônant les vertus mirifiques d'infailibles panacées : *Pilules Sink*, *Tisane des Sapeurs*, *Elixir de St-Glinglin*, *Gogodonal*, *Piloutine*, *Attrape-Nigaudinose*, *Poudre de Perlimpinpinase*... Ces livres étaient d'ailleurs cotés à la Bourse scolaire et négociables en bonnes espèces ayant cours légal : billes, boutons, plumes, bouts de crayons... Aujourd'hui les affaires Sink, Sapeurs and Co se traitent aux Pieds-humides. Les Livres Roses, Pêle-Mêle, Jeunesse Illustrée... font prime.

..

SUR LE CINQUIÈME POINT

MÉTHODE

La composition française suppose chez les élèves des écoles rurales bretonnes :

- 1° La mise en action de toutes les facultés pour la conception des idées ;
- 2° La sélection de ces idées ;
- 3° Leur expression en termes bretons ;
- 4° La traduction en langue française ;
- 5° La reproduction des phrases françaises par l'écriture qui est encore appliquée, réfléchie, pénible, qui ne deviendra machinale que beaucoup plus tard et jamais complètement chez nos élèves.

Nous ne parlons pas du souci de l'orthographe même approximative.

★

★

Soyons simples. Mais la composition française est l'exercice le plus complexe, l'exercice de toutes les forces intellectuelles et morales, l'exercice total : le style c'est l'homme. *A fortiori*, le style c'est l'enfant qui a moins appris à dissimuler.

★

★

Pour être efficaces, soyons simples.

Cela paraît facile d'être simple.

Etre simple, c'est analyser : travail ardu.

Etre simple, c'est se limiter, et tout se tient.

Etre simple, c'est choisir, le summum de l'art.

Etre simple est la chose la plus compliquée du monde, l'abstraction de la quintessence. L'extrême simplicité est l'extrême difficulté.

L'air était simple. On y a découvert de l'oxygène, de l'azote, puis de l'argon, puis de l'hélium... Qu'y découvrira-t-on encore et que trouvera-t-on demain dans ces derniers corps aujourd'hui simples ?

Le dernier mot de l'analyse anatomique n'est pas la cellule et le microbe. A quand la découverte des cellules de la cellule et des microbes du microbe ?

Ce ne sont pas les ignorants, mais les plus illustres génies qui côtoient la simplicité de plus près.

On comprend évidemment : tendez à la simplicité, c'est-à-dire à la perfection. Soyons simples, c'est-à-dire observons, étudions, méditons, élevons notre niveau intellectuel pour approcher de plus en plus de l'insaisissable et indéfinissable formule de la simplicité.

Mais gardons-nous d'un écueil : la hantise de la simplicité, qui conduit à la quadrisection du cheveu, à la noyade dans un verre d'eau. La vérité n'est jamais dans les extrêmes.

★

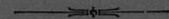
★

Le résultat de l'effort du maître est moins sensible en composition française qu'en tout autre enseignement. Il est plus facile d'amener un élève à obtenir au C. E. P. le maximum en calcul que la moyenne en composition française. De là trop de découragement et de laisser-aller. Cependant, si en français le progrès est lent, l'acquis est définitif et plus que tout autre après la sortie de l'école susceptible d'accroissement si l'on a pu munir l'enfant d'un petit bagage immédiatement utilisable au langage, aux écrits, à la lecture.

★

★

L'acquis de l'enfant en français est le rayon qui éclaire le cercle de toutes les autres connaissances. Cette figure de rhétorique est vraie mathématiquement. La progression est bien celle de l'accroissement du cercle par rapport à la longueur du rayon.



Une copie de composition française est à la fois le graphique de la valeur intellectuelle de l'enfant si nous avons pu obtenir le **MAXIMUM D'EFFORT**, et de sa valeur morale si l'on a su obtenir la **SINCÉRITÉ**.

LE MAXIMUM D'EFFORT

Nos méthodes sont adaptées aux lois de la nature, mais avec le rapport de vitesse de l'hirondelle à l'escargot. La lenteur des réactions naturelles nous oblige à réduire à sa plus simple

expression le facteur illimité *temps* et à nous instituer les dispensateurs de la justice immanente en donnant au travail une sanction immédiate et par suite artificielle.

Malgré toute l'ingéniosité déployée à varier les formes de cette sanction, elles tiennent tout entières en deux mots : récompense, punition.

Il faut reconnaître à ces moyens une certaine efficacité que l'on peut invoquer pour justifier leur valeur morale contestable, mais on ne saurait escompter l'effort maximum en se contentant de brandir d'une main la férule, de l'autre le hochet. Les récompenses matérielles excitent l'émulation, les félicitations et blâmes agissent sur l'amour-propre, la crainte de la punition est un aiguillon contre l'atonie, mais, tant au point de vue physique qu'au point de vue intellectuel ce n'est pas impunément que l'on peut considérer comme aliments des substances ou des moyens d'action qui ne sont que des stimulants et dont comme tels l'efficacité est subordonnée au caractère d'exception. L'usage émousse l'aiguillon et insensibilise l'épiderme. L'épouvantail dégénère en perchoir. La récompense devient salaire et le pourboire impôt.

On s'expose d'autre part à de fréquents mécomptes en tablant trop volontiers sur l'effet des principes d'action d'ordre plus élevé, mais qui ne sont encore qu'à l'état embryonnaire : idée du devoir, sentiments affectueux, intérêt futur...

Certes, nous ne devons exclure aucun de ces mobiles. Chacun d'eux aura sur la volonté de l'enfant une action proportionnelle à notre expérience psychologique. Mais notre tâche est-elle terminée, même quand nous sommes persuadés d'avoir, par des moyens quelconques, inspiré à l'enfant la ferme *volonté* de bien faire ?

— Eh bien, mais, vouloir c'est pouvoir.

— Oui, mais ce n'est qu'un proverbe, bouchon de carafe taillé en diamant. Attribuer à un dicton force de loi, c'est prendre une girouette comme boussole. « *Vouloir c'est pouvoir* » cependant « *A vouloir blanchir la tête d'un Maure on perd son temps et sa lessive* » parce qu'« *A l'impossible nul n'est tenu* ».

A l'encontre des loups, les proverbes entr'eux se dévorent.

..

La volonté de bien faire étant la contribution de l'enfant, quelle sera la nôtre ? Quel aliment, quel soutien donnerons-nous à cette frêle volonté ?

..

LA VOLONTÉ ET L'ATTENTION. — L'attention résulte de la con-

centration énergique et persistante de toutes les facultés sur l'objet de l'étude. A cette fin la volonté seule suffit-elle ? En d'autres termes, l'attention est-elle à la discrétion de la volonté ?

a) L'attention peut être involontaire.

b) Plus que cela, l'attention peut forcer la volonté hostile.

c) D'autre part, il arrive que la volonté soit impuissante à fixer l'attention.

En considérant comme acquises ces affirmations facilement démontrables, on peut conclure que *l'attention n'est qu'une sujette rebelle de la volonté*.

..

L'INTÉRÊT NÉCESSAIRE. — Notre préoccupation de placer l'enfant dans les meilleures conditions matérielles est insuffisante. Pussions-nous même le défendre contre les moindres sensations extérieures, visuelles, auditives ou tactiles, que des sensations intérieures étrangères à l'objet de l'attention en viendraient briser le fil tenu. Pour le consolider et en empêcher l'incessante rupture un autre lien est nécessaire : l'intérêt.

L'attention, sujette rebelle de la volonté, est esclave de l'intérêt.

Nous ne sommes pas libres d'écouter avec attention un long discours dans une langue inconnue. L'intelligence — dans le sens étymologique du mot — est une condition indispensable de l'intérêt. Nous ne sommes pas libres de regarder avec attention soutenue au-delà de la limite de notre vue, parce que rien au-delà ne saurait nous intéresser.

A la limite du royaume de l'intérêt la volonté perd sa puissance. De l'autre côté de cette frontière le sommeil nous guette, ou l'hypnose.

..

Nous disons à l'enfant : Vouloir c'est pouvoir. Il nous répond : Je ne suis pas libre de vouloir. Cela dépend de vous. Faites que je veuille, intéressez-moi.

..

L'INTÉRÊT DOMINANT. — Au point de vue moral, intellectuel ou physique, *l'attention est l'esclave de l'intérêt dominant du moment*.

Une grande douleur a tout au moins l'avantage de nous libérer des soucis moindres.

Après La Fontaine, Florian paraît fade comme la piquette de Quimperlé après le pur jus de Fouesnant.

Un simple cor au pied nous gâte le charme d'un beau paysage. A son tour, l'apparition d'un sanglier fait passer le cor au second plan.

..

Intérêt de la leçon <	Intérêt dominant du moment :	minimum d'effort.
—	=	: demi-effort.
—	>	: effort.
—	+	: maximum d'effort.

Le maximum d'effort résulte de la concordance de l'intérêt dominant du moment et de l'intérêt de la leçon : il y a superposition.

Corollaire. — L'actualité est un puissant mobile de l'attention.

..

LA SUPÉRIORITÉ D'INTÉRÊT. — Tout l'art pédagogique consiste à attirer la supériorité d'intérêt sur le sujet à l'étude.

Si le sujet, malgré des efforts éclairés ne s'y prête pas, son choix constitue une erreur psychologique. C'est la confirmation de la grande vérité : « Enseigner c'est choisir ».

Par suite, quand le choix du sujet n'est pas à la discrétion du maître, celui-ci est fondé à décliner la responsabilité de l'insuccès : la sauce ne réussit pas toujours à faire passer le poisson.

Mais l'appréciation est épineuse :

— C'est un four, constate le directeur du théâtre.

— La pièce était exécrable, opine l'acteur.

— L'acteur fut au-dessous de tout, déclare l'auteur.

Les raquettes de l'amour-propre se rejettent le volant de la responsabilité.

..

L'INTÉRÊT DANS LA CONSÉQUENCE. — Mais, dira-t-on, avec l'appât de la récompense et l'épouvantail de la punition l'intérêt dominant réside dans la conséquence du travail. Qu'importe, si le moyen est efficace, que sa moralité soit discutable. C'est le résultat qui importe et la fin justifiera le procédé.

Le moyen est-il efficace ?

En incitant l'enfant à intervenir les rôles et à placer le but dans la sanction, le moyen dans le travail, nous détournons au profit de la conséquence et au détriment de l'effort une notable partie du peu d'attention dont l'enfant est capable. Harpagon mettait à ses chevaux des lunettes vertes dans l'espoir de leur faire prendre de la paille pour de l'herbe fraîche : nous faisons regarder

la réalité à l'enfant à travers un verre mi-partie rose et noir. Vou-
lant enflammer le foyer nous laissons diverger une partie des
rayons vers un point excentrique. C'est l'intérêt réfracté, l'atten-
tion oblique. Celle-ci louche vers la conséquence au lieu de se
fixer franchement sur le travail. Supposer à l'enfant la force de
volonté nécessaire pour s'abstraire de l'obsession de la consé-
quence c'est prêter à l'alouette la volonté de n'être pas fascinée
par le miroir.

Qu'importe la moralité des moyens ?

Plus que le résultat sans nul doute si nous voyons plus loin
que la conséquence immédiate. Nos méthodes auront sur l'avenir
de l'enfant une action bien plus importante que quelques fautes
de plus ou de moins dans ses discours et ses écrits. Notre mis-
sion est de former des hommes, des caractères, des citoyens
dignes de la liberté. L'instruction n'est pas une fin : nous n'ins-
truisons que pour pouvoir éduquer. Instituteurs et non instruc-
teurs, éducateurs et non distributeurs automatiques.

Le système du bâton et du morceau de sucre convient peut-
être au dressage des chiens. C'est un étrange procédé pour l'édu-
cation d'un républicain.

..

L'INTÉRÊT SUFFISANT. — Cependant, dit-on, toute peine mérite
salaire et pour l'enfant le salaire immédiat seul compte, pour lui
surtout un tiens vaut mieux que deux tu l'auras.

C'est l'aveu implicite du manque d'intérêt. Un travail intéres-
sant n'est pas une peine et trouve en lui-même le plus immédiat
des salaires. L'intérêt dispense de tout autre récompense. Nous ne
songeons pas à féliciter l'enfant de s'appliquer à un jeu qui l'amuse.

Et s'il rechigne à un travail qui l'ennuie, faut-il l'en rendre
seul responsable ? Seuls juges — juges et parties — nous punis-
sons l'enfant et nous absolvons. Mais la justice immanente à
laquelle nous nous substituons arbitrairement n'est pas un vain
mot : en punissant l'enfant, le maître se punit lui-même. Un
nouvel effort exigé de l'élève réclame du maître de nouvelles
recherches. Le prisonnier prive aussi le geôlier de la liberté.
Maniant maladroitement les foudres de Jupiter, elles nous attein-
nent par ricochet. L'implacable loi des réactions naturelles revise
les arrêts de notre pauvre justice artificielle et répartit le châti-
ment selon les responsabilités.

..

Le but est de faire manger la soupe.

— Si tu ne manges pas ta soupe, tu n'auras pas de dessert.

Moyen efficace peut-être quant au but, mais illogique au point de vue alimentation.

— Puisque tu ne manges pas ta soupe, tu te rattraperas au dessert.

Logique au point de vue alimentation, mais inefficace quant au but.

Il y a un moyen efficace et logique, partant pédagogique : *Faire de la bonne soupe et supprimer le dessert.*

★
★★

L'INTÉRÊT DANS LE TRAVAIL. — Le meilleur excitant des sources de l'attention, le plus moral et le plus efficace, est l'intérêt qui, dégagé de toute contingence, s'attache au travail même. C'est — bizarre assemblage de mots — l'intérêt désintéressé. Faire un travail, non par crainte ou espoir, ou même par devoir, mais pour le seul plaisir qu'il procure par lui-même est le meilleur garant de la réussite. Aimer son métier est le secret du succès et l'un des facteurs essentiels du bonheur.

★
★★

Ce n'est pas le fumet de la bécasse ou le parfum du civet qui fait le bon chasseur. Il y a des végétariens fervents disciples de St-Hubert. On ne saurait concevoir l'attrait de la chasse à courre dans la répugnante curée ni justifier l'enthousiasme de la corrida par la mort du taureau.

★
★★

Si un travail nécessaire ne paraît pas intéressant par lui-même on doit s'ingénier à créer l'intérêt.

— Jouons à qui écossera le plus de haricots, disait à ses enfants la madrée ménagère.

La façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne, même pour un sujet de composition française. Disons aux petits du cours élémentaire : « Au lieu de faire une composition française nous allons jouer aux devinettes. Prenez vos cahiers. Mettez votre nom à la suite de : *Devinettes posées par...* ». Ecrivez cinq devinettes numérotées. On échangera les cahiers au hasard. Chacun mettra son nom à la suite de : *Réponses faites par...* et répondra aux questions posées par le camarade dont il aura le cahier. Nous nous amuserons à lire les questions et les réponses. »

★
★★

Habiles spéculateurs, le paysan qui s'évite le dur labeur du

piétinement en chargeant un biniou de faire sauter les jeunes gens sur son aire neuve, le vigneron qui engage un violoneux pour pouvoir baptiser dans le pénible travail de la foulure du raisin.

★
★★

Un vieux maître affirmait n'accorder qu'aux élèves les plus méritants l'autorisation de... balayer la classe. C'est un degré d'art très proche de la perfection. Et sans doute la faveur insigne de nettoyer les cabinets était réservée aux lauréats du C. E. P.

★
★★

Créer l'intérêt est le propre de l'art, mais le métier suffit pour tirer un bon parti d'un sujet intéressant par lui-même. Un artiste seul peut donner de l'intérêt au moindre sujet : tout photographe peut obtenir une vue intéressante d'un beau paysage.

C'est donc dans le sujet même, plus que dans l'habileté de son exploitation qu'il est prudent de placer la source de l'intérêt. Un gland, même tombé dans un terrain pauvre s'élèvera plus qu'une graine de citrouille dans le meilleur sol. De vagues histrions tiraient d'Hernani plus de succès qu'auraient obtenu Mounet-Sully ou Coquelin dans certains mélodrames pour théâtres de banlieue. Un encadrement luxueux fait surtout ressortir les défauts d'une mauvaise toile. Un Rubens peut se passer de cadre. De simples manœuvres savent utiliser un gisement à fleur de sol. Le concours d'habiles ingénieurs est nécessaire pour exploiter une mine profonde.

S'il n'est pas donné à tous d'être artiste, chacun peut être bon ouvrier.

★
★★

On peut créer l'intérêt par la curiosité, la nouveauté, l'utilité immédiate, l'imprévu, l'actualité, l'extraordinaire, le terrible, le comique...

Il y a des conditions indispensables : la simplicité, la clarté, la brièveté, la variété...

★
★★

RELATIVITÉ DE L'INTÉRÊT. — En matière de composition française nous n'avons pas l'excuse de la contrainte. Le choix du sujet nous appartient. Mais si, à notre tour, nous nous consti-

tuons seuls juges de l'intérêt du sujet nous nous enlevons le droit de faire retomber sur l'enfant toute la responsabilité du résultat. Pour lui faire partager cette responsabilité et lui faire accepter sincèrement la sanction, offrons-lui la participation au choix du sujet.

★
★

Il y a une autre raison à cette collaboration. Qu'il s'agisse du choix d'un jouet ou d'un sujet nous ne sommes pas toujours bons juges de l'intérêt de l'enfant. Ce qui nous intéresse peut ne pas le toucher et parfois ce que nous dédaignons le ravit. On s'y trompe souvent. Nous ne nous comprenons plus bien. La route qui nous sépare est trop longue. On ne se voit pas nettement d'une extrémité à l'autre. Les vieillards et les enfants s'entendent mieux : les extrêmes se touchent.

★
★

Tout est relatif et rien, malgré la commune illusion, n'est moins absolu que l'intérêt.

Tel bon voisin nous impose, ou le sacrifice d'un bouton ou le détail minutieux de ses perturbations intestinales.

Tel inventeur illuminé s'étonne de la frigidité de son éventuel commanditaire.

Tel titulaire en Sorbonne d'une chaire de philologie comparée s'obstine à persuader les banquettes du charme des idiomes syro-chaldaïques.

Le courant de notre propre intérêt n'est communicatif que par son point de contact avec l'intérêt de nos auditeurs. Faute de ce contact, notre électro-intérêt s'accumule et détermine de bizarres phénomènes d'auto-électrisation. On assure avoir vu des orateurs applaudir eux-mêmes leurs répétitions préalables devant l'armoire à glace. Jocrisse, dit-on, pour se distraire, se racontait à lui-même des histoires. Certain méchant folliculaire — rien n'est sacré pour un vaudevilliste — insinue que les jeunes filles pleurent quelquefois pour se désennuyer. Un de ceux dont la mission est de défendre la veuve et l'orphelin — et au besoin de les attaquer — s'étonnait de n'avoir pu électriser le jury cependant que, victime de la magie de son propre verbe, il s'était lui-même pris au piège de son émotion de commande au point de verser de vraies larmes sur le malheureux sort de son Robert Macaire. Mauvais poète qui rougit sans chauffer l'appartement.

Et comment expliquer d'autre manière Jean-Baptiste clamant dans le désert ?

★
★

S'abstraire dans l'intérêt d'autrui et non dans le sien propre, là est la difficulté et le mérite. C'est le secret du succès des paraboles de Jésus-Christ, des fables d'Ésope, de La Fontaine, ces doreurs de pilules. Appelle exposait ses tableaux aux critiques de la populace. Henri IV faisait de l'équitation à rebours, Molière expérimentait sur sa servante l'effet de ses pièces nouvelles, Diderot perfectionnait le sifflet et Victor Hugo laissant là son triple anneau contait à ses petits-enfants l'histoire de la bonne puce et du méchant roi.

★
★

LA DISTRACTION. — La puissance d'intérêt du sujet à l'étude provoque l'attraction de toutes les facultés attentives au profit du sujet.

La faiblesse d'intérêt du sujet provoque la distraction d'une notable partie de l'attention au profit de l'intérêt dominant du moment.

Comme la chaleur et le froid, l'attraction et la distraction sont un seul et même phénomène. La distraction n'existe pas : il n'y a que l'attraction vers l'intérêt dominant.

Nous appelons distrait l'enfant qui pense à ses petits lapins quand nous l'entretenons de la politique extérieure de Mazarin. C'est une question de point de vue. Pour nous il est distrait, pas pour lui. C'est nous qui tentons de le distraire de son intérêt dominant.

Nous appelons distraits Archimède parcourant dans un simple appareil les rues de Syracuse, La Fontaine s'oubliant à l'enterrement d'une fourmi, Newton qui mettait bouillir sa montre en regardant son œuf, Arago ébahi de voir s'éloigner son tableau noir sous l'espèce d'un fiacre, Pasteur avalant d'un trait le verre d'eau dans lequel il venait de purifier un raisin suspect, le professeur qui s'éponge le front avec le torchon du tableau noir, l'orateur qui transforme d'un coup de poing son huit-reflets en accordéon, le chirurgien qui oublie sa pince dans l'abdomen de l'opéré... Distraction ? Non, attraction vers l'intérêt dominant, affirmation de la puissance, de la concentration et de la persistance de l'attention.

Vous n'êtes pas distrait, dites-vous ? Tant pis, rien ne vous intéresse.

★
★

LE SIFFLET — Quand l'eau descend au-dessous du niveau utile dans la chaudière de la machine à vapeur, l'ouverture automa-

tique d'une soupape détermine un sifflement avertisseur.

Au théâtre, quand la valeur de la pièce descend au-dessous du niveau moral ou intellectuel du spectateur. l'interprète de cet état d'âme est encore le sifflet.

Quand baisse l'intérêt de la leçon, l'enfant, qui n'est pas une machine, qui n'achète en entrant que le droit d'applaudir, ne siffle pas. Désarmé, il arbore le masque de l'attention à l'abri duquel il tente de nous échapper.

Paresse, disons-nous, hypocrisie, punissons !

Est-ce lui qui mérite une punition ou nous qui méritons le sifflet ?

★
★

LA LOGODIARRHÉE. — L'enfant nous arrive avec une attention volatile, rudimentaire, inculte, superficielle. Du résultat de nos efforts pour la capter, la développer, la discipliner, l'approfondir, dépendra une bonne ou mauvaise scolarité pour nos élèves et leur vie intellectuelle subséquente.

Nous nous plaignons chez l'enfant des maladies de l'attention. Nous devons le plus souvent rechercher les germes pathogènes de ces affections dans nos procédés d'enseignement.

Au manque d'intérêt on peut ajouter le bavardage à jet continu, robinet d'eau tiède qui noie l'attention et incite à la somnolence. « J'entends, dit Saadi, le bruit de la meule, mais je ne vois pas la farine. » Le claquet du moulin n'empêche pas de dormir nos petits meuniers. Sans être l'âme de l'enseignement, la répétition est nécessaire : il faut compter avec la lenteur de compréhension et la facilité d'oubli. Répétons-nous, mais soyons avares de paroles inutiles, restons sobres et substantiels : peu et bien. A maître bavard, élèves muets, ou, ce qui est pire, perroquets. Le psittacisme, jeu mécanique des organes, simple phonographie, a pour conséquences le sommeil et l'atrophie du cerveau, l'incapacité de l'effort, la mort de l'attention.

★
★

ALLO ! — Oubliant que l'enseignement est un échange, doucement bercé par la musique de notre éloquence, nous continuons à dérouler le fil de nos idées sans nous apercevoir que la communication est coupée. N'accusons pas la demoiselle du téléphone. C'est l'auditeur lui-même, ne comprenant pas notre langue, qui a accroché son récepteur.

C'était pourtant simple, clair, facile. . pour tous autres que des petits bretonnants de dix ans.

★
★

LE MASQUE DE L'ATTENTION. — Dans le torrent de — mettons d'idées — que nous déversons journellement sur le crâne de l'enfant, une très faible partie filtre jusqu'au cerveau heureusement rebelle à la sursaturation. Si ce n'était que du temps perdu il n'y aurait que demi-mal. Mais, ce qui est plus grave, nous inoculons le virus de l'inattention chronique dont les signes diagnostiques sont : la distraction (ce que nous appelons ainsi : et le sommeil total ou partiel. L'enfant qui dort est un sévère accusateur. La crainte de nos sanctions autoritaires lui enseignera le demi-sommeil hypocrite, le sommeil du gendarme. L'enfant nous fixe, les yeux dilatés, mais vides : attention du regard qui n'a pas de répercussion dans l'encéphale, vision superficielle de la vache qui regarde passer un train. Sans modifier le ton de notre discours, débitons-lui toutes les calembredaines que nous pourrions imaginer, adressons-lui personnellement toutes les sottises qui nous passeront par la tête, il ne bronchera pas, il est absent, il dort à l'abri du masque de l'attention, masque qu'il apprend tous les jours à perfectionner.

LA SINCÉRITÉ

L'enfant. — Papa, maman, je viens de casser un carreau, je n'ai pas fait exprès.

Maman. — Eh bien, mon petit, on te pardonne, à cause de ta franchise.

Papa. — Mais tu paieras le carreau de ta bourse.

L'enfant. — Papa, maman, j'ai acheté des bonbons, en voulez-vous ?

Maman. — Merci, tu es un bon petit garçon, mais tu sais que je ne mange plus de bonbons.

Papa. — Mais moi j'en mange toujours.

L'enfant, *in petto*. — Soyons franc et généreux... en l'absence de papa.

L'enfant est sincère, tant qu'il n'y a pas d'inconvénient à l'être. Et je sais même sur ce fait... dirait La Fontaine.

★
★

Nous avons à prendre l'enfant tel qu'il est pour l'élever de quelques échelons intellectuels et moraux. Nous ne pouvons prétendre le corriger des défauts généraux de l'humanité avant de lui inculquer les premières notions de composition.

Dans les exercices de composition française, n'y a-t-il pour l'élève aucun inconvénient à être sincère ?

★ ★

LA CRITIQUE DE L'IDÉE. — Nous ne calomnions pas l'enfant en affirmant qu'il n'aime pas les observations, déteste les corrections, craint la moquerie de ses camarades et supporte mal la critique de sa petite jugeote.

Il admettra sincèrement comme nécessaire la rectification de ses fautes de forme qui affectent son savoir, non ses sentiments. Il nous reconnaît une culture intellectuelle supérieure à la sienne. Il est d'ailleurs facile de lui fournir la preuve immédiate de ces fautes. La coopération des camarades suffit dans la plupart des cas ; au besoin, nous lui mettrons le nez dans la page pertinente de la grammaire.

Acceptera-t-il aussi volontiers le passage à notre crible d'idées qu'il croit justes et bonnes puisqu'il les exprime ? Nous les affirmons mauvaises ou fausses et prétendons lui imposer notre point de vue. Doit-il :

- a) Se contenter de nos affirmations ?
- b) Ou en entreprendrons-nous la démonstration ?

a) Dans le premier cas, nous faisons acte d'autorité qui ne suffit pas à entraîner la conviction. L'autorité en matière d'enseignement n'est trop souvent que la faillite des moyens meilleurs.

Il faut ne pas connaître le petit Breton — ni le grand — pour croire que près de lui la seule affirmation est efficiente, de quelque part qu'elle vienne. Même la multiplicité des preuves ne parvient pas toujours à le convaincre. La méfiance est le fond commun des mentalités rudimentaires qui mesurent tout à leur propre aune. « Si j'étais perceuteur, pense Skrapet, je mettrais dans ma poche une partie des recettes. Donc le perceuteur est un voleur ». — « Le maître d'école dit que l'alcool est un poison ? raconte Lounker. Il est payé pour le dire, — il n'en boit pas parce que si ses chefs le savaient ils le puniraient, — parce qu'il n'est pas assez fort pour supporter le *guin-ardant*, — et puis, qui sait s'il ne s'enivre pas à huis clos ? »

b) Dans le second cas nous faisons de la composition française un pot-pourri pédagogique.

Trouvez-vous que dans nos écoles rurales l'enseignement de la composition seule est trop simple qu'il faille le surcharger de toutes les digressions, trop secondaire pour être l'objet d'un soin spécial, assez vivace pour qu'on le puisse immerger dans le flot

de toutes les autres matières, assez efficace pour qu'on l'érige en panacée ?

Pour rectifier les idées mauvaises ou fausses nous disposons de toutes les autres matières. Pourquoi au surplus vouloir utiliser la composition française dans ce but ?

Avant de greffer sur ce frère sauvageon les entes de toutes les vertus et de toutes les sciences ne faudrait-il pas lui permettre de se fortifier dans l'isolement et le protéger contre les parasites ?

— Mais, tout se tient, il n'y a aucune matière indépendante, moins que tout autre la composition française qui est la base de notre enseignement, la clef des sciences. Sur quoi cet enseignement prendrait-il son point d'appui ?

— Tout se tient : pourquoi alors nous imposer le compartimentage de toutes les matières, au lieu de nous demander des cours *ab hoc et ab hac*, de pontifier *ex cathedra*, de brasser toutes les notions dans un universel pathos, de matagroliser des harangues à la manière de Janotus de Bragmardo ?

Le français est la clef des sciences : notre clef mal forgée n'est pas un passe-partout. Certaines clefs défectueuses ferment les portes et ne les rouvrent pas comme ces mauvais couteaux qui entaillent les doigts et ne coupent pas le pain.

Le point d'appui ? Le petit fonds de vérités et d'erreurs qui constitue l'acquis de l'enfant.

— Comment ! d'erreurs ? Et la morale ?

— La morale n'a rien à voir avec la rhétorique qui est au service de l'erreur aussi bien que de la vérité. Une thèse fautive ou immorale peut servir de base à un chef-d'œuvre littéraire. L'éloquence du barreau n'est trop souvent que l'art d'habiller et de maquiller le mensonge en le présentant comme la Vérité honteuse de sa nudité.

★ ★

LA MORALE DE PAPIER. — La démonstration des nombreuses erreurs étant pratiquement impossible nous devons nous contenter d'imposer la rectification des copies.

Et quel profit peut-on trouver à faire rectifier des idées *sur le papier* ? Compte-t-on sur l'auto-suggestion de l'écriture ? C'est le système de la conjugaison éducative, du calcul moral.

Quand nous aurons condamné l'enfant au futur pénal : *Je ne jeterai plus de pierres aux poules*, l'aurons-nous pénétré de respect pour ces intéressants gallinacés ? Je ne m'y fierais pas — si j'étais poule — au sortir de la retenue.

Et les problèmes moraux ? Pauvre morale ! L'aimez-vous ? On

en a mis partout : *Trois enfants ont trouvé une bourse contenant 2 pièces de 20 francs, 3 pièces de 5 francs et 8 pièces de 10 centimes. Quelle somme revient-il à chacun ?*

— 18 fr. 60 ? Malheureux ! si jeune et déjà si pervers ! Vous finirez sur l'échafaud mon pauvre garçon. En attendant, vous balayerez la classe à quatre heures. La réponse est *zéro*, mon ami : un objet trouvé ne vous appartient pas !

L'enfant saura bien vite se dérober à la critique du maître, à la rectification obligatoire, à la raillerie possible des bons camarades : il s'abstiendra de formuler les idées dont l'orthodoxie lui apparaîtra douteuse, soit la partie majeure et non la moins intéressante de ses réflexions, en tous cas celle qui nous serait la plus utile à savoir pour connaître l'enfant.

Nous l'incitons ainsi à nous dire, non ce qu'il pense, mais ce que, selon notre évangile, il devrait penser. De cet enfant, simple, naturel, confiant au dehors, nous faisons l'écolier, personnage artificiel chez qui tout est conventionnel et faux : allure, gestes, ton, paroles et écrits. Les copies débordent de réflexions édifiantes et de résolutions héroïques, mais puisées dans la seule mémoire. Nous aurons des enfants sages, apprentis-tartuffes, des élèves modèles... sur le papier, puisque c'est par le papier que nous prétendons les amender. La morale de papier nous donnera des ombres de qualités. C'est la culture de la dissimulation, l'éducation de la duplicité et de l'hypocrisie par la fausse pudeur de la réalité.

Comment le médecin peut-il guérir un malade qui se refuse à dévoiler son mal ?

LA LIBERTÉ. — Si nous voulons que la vérité sorte de la bouche de l'enfant, gardons-nous de le baillonner. Faisons-lui confiance pour qu'il nous paie de retour. Permettons au jeune homme de fumer une cigarette à la maison : il ne se cachera pas pour en fumer deux.

— N'y a-t-il pas à craindre des abus, d'inconvenances privées, d'inquiétants crocs-en-jambe à la morale ?

— Je dis liberté, liberté de conscience, liberté de presse, non anarchie. L'enfant n'abusera pas. D'ailleurs, nous sommes là pour réprimer les rares écarts qui pourraient provenir d'une malsaine forfanterie, ou ceux, plus rares encore, qui seraient la conséquence du manque de sens moral.

Sur le sujet : *Quel métier comptez-vous choisir plus tard ?* un élève, et pas des moins intelligents, développa ce thème : *Je serai voleur*. Pure gâté de laquelle l'enfant attendait un succès d'hilarité, dont il fut naturellement privé. En fait de compte rendu, une seule mention rapide, distraite : *devoir à refaire*.

L'élève, piqué, regimba.

— Mais, monsieur, vous avez dit qu'on était libre de mettre ce qu'on voulait.

— Non, mon ami, vous confondez : pas de mettre ce qu'on voulait, mais ce qu'on pensait. Ce n'est pas la même chose. Si vous pensez ce que vous avez dit je ne demande aucune réparation. Mais, dans ce cas, si quelque chose vient à disparaître en classe, à l'école, ou ailleurs, on saura à qui s'en prendre. Si vous ne pensez pas ce que vous avez dit vous me referez votre composition pour manque de sincérité. Vous êtes libre de choisir.

Le lendemain, le coupable, une lueur de malice au fond de l'œil, me présenta une copie portant comme titre, en grosses lettres : *Je serai gendarme*.

Je vous ai dit qu'il n'était pas sot.

Est-ce donc immoral ou anti-pédagogique de dire à l'enfant : Dites ce que vous pensez, montrez-vous tel que vous êtes, ni meilleur, ni pire. Ce qu'on vous demande c'est avant tout la sincérité, dont vous n'aurez pas à souffrir et la confiance dont nous n'userons que pour votre bien.

Par l'autorité nous ne pouvons obtenir que la soumission extérieure, l'insuffisante obéissance. Seule une liberté bienveillante peut nous faire bénéficier de la nécessaire confiance, mère de la sincérité.

LE FOND ET LA FORME

En matière de composition française nous avons à nous préoccuper :

1° De fournir à l'enfant les matériaux, les idées, le fond.

Toutes les matières de notre enseignement concourent à cette fin.

2° D'enseigner l'agencement de ces matériaux, l'expression de ces idées, la forme de ce fond.

C'est le but particulier et suffisant de la composition française.

D'ailleurs, c'est le fond qui manque le moins.

Il n'y a aucune raison de croire les ruraux plus dépourvus d'idées et moins doués d'imagination que les citadins. Chez ceux-

ci les facultés sont plus surexcitées. Ils voient, entendent, savent beaucoup, mais mal. L'imagination campagnarde a, faute d'aliments, moins d'envergure, mais l'observation se dispersant sur moins d'objets est plus profonde et plus tenace. Les impressions ne provenant que de l'observation directe des faits et des choses sont plus originales, plus persistantes.

Ce n'est pas d'après les caricatures, les chansonnettes de café-concert et les revues de fin d'année du théâtre de Landerneau qu'il faut juger le paysan. Tel boutiquier citadin qui se documente à ces sources fantaisistes offre plus de ressemblance avec *Le cultivateur de Chicago* qui confond un sillon avec une herse, prend le topinambour pour un oiseau, parle à tort et à travers de racine de pâté, de bouture de langouste, et affirme que la citrouille, cette baie de la famille des oranges est préférable aux asperges pour faire des tartes et à la framboise pour nourrir les cochons.

Rien n'est ridicule comme un paysan à Paris, si ce n'est un Parisien aux champs. Tous deux se posent la même question : *Comment peut-on être Persan ?*

C'est au pied du mur que l'on voit le maçon et dans sa ferme le paysan.

Un paysan illettré déploie à défendre ses intérêts plus d'habileté qu'il n'en faut pour gouverner toutes les Espagnes.

Le post-scriptum traditionnel du Pitou breton visant à l'extirpation douloureuse d'une pièce de cent sous est aussi machiavélique et aussi menaçant pour le bas de laine familial que peut l'être pour le coffre paternel la captieuse épître élaborée par le camarade parisien en retard de quelques louis.

La carotte rustique est celle qui a le plus de couleur et de saveur. Les folkloristes bretons ont recueilli des merveilles de finesse, d'observation, d'imagination, pour la plupart œuvres d'illettrés.

Parlez à un petit paysan, dans sa langue maternelle, de ce qu'il aime, de ce qu'il connaît, de ce qui l'intéresse. Si vous avez su forger cette clef qui s'appelle la confiance pour décadencer ce cerveau clos comme le lit où il dort, si vous avez eu la patience d'attendre l'épanouissement de cet escargot dont la sortie est si lente et, au moindre heurt la retraite si rapide dans sa coquille, vous serez surpris de la loquacité de ce petit muet, de la richesse du trésor mental de ce sauvage, de l'originalité des aperçus de ce lourdaud.

C'est ainsi que nous apprenons à nous méfier de la tendance naturelle à l'infailibilité de la première impression. Combien de fois ne sommes-nous pas, maîtres ruraux, contraints de faire, en notre for intérieur, amende honorable au profit d'une grossière chrysalide se muant en papillon ? Les maîtres urbains observent plus souvent le phénomène contraire.

C'est l'expression qui retarde.

On admet généralement avec Boileau que « ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement ».

A la réflexion ce fameux précepte ressemble fort à une lapalissade : l'idée nue est toujours imprécise et ne prend nettement corps qu'habillée de mots.

Chez l'enfant qui continue à l'école l'apprentissage de sa langue maternelle l'évolution de la pensée et celle de la parole sont en harmonie.

L'enfant sait de bonne heure faire, dans sa langue maternelle une phrase parlée complète, correcte. *Maman, donne-moi vite (je suis pressé) une grosse tartine (j'ai très faim) avec beaucoup de confiture dessus (j'adore les confitures) s'il te plaît (soyons poli !)*

On peut lui dire aussitôt qu'il connaît la reproduction écrite des sons : « Ecrivez comme vous parlez ». Il possède déjà l'expression de toutes les idées acquises. Une idée nouvelle n'entrera dans son cerveau qu'habillée des termes adéquats. Chez lui la composition française n'est que la transformation du langage parlé en langage écrit. L'essentiel ici est de cultiver le fond, l'imagination, l'idée. La forme, l'expression, le vocabulaire suivront facilement. Le seul intermédiaire est l'écriture, intermédiaire parasite qui absorbe une grande partie du peu d'attention dont l'enfant est capable.

Un dactylographe inexpérimenté ne peut traduire directement ses idées à l'aide de sa machine. L'attention est sollicitée par deux efforts discordants : la pensée à suivre, l'emploi qui n'est pas encore machinal de l'instrument. Il faudra dédoubler la difficulté et s'aider d'un intermédiaire : l'écriture ordinaire ou mieux la sténographie.

Entre sa pensée et ce travail non encore mécanique qu'est pour lui l'écriture, l'enfant ne dispose que de sa mémoire à la fois sollicitée par l'idée à maintenir et à suivre et par son expression graphique. D'où dispersion de l'attention, fuite des idées, incohérence.

Les personnes douées d'une imagination débordante perdent souvent une partie de leurs impressions fugitives à cause de

l'insuffisante rapidité de l'écriture. Ou, réduisant celle-ci à sa plus simple expression il arrive qu'elle est illisible, même pour son auteur. Exemple : Napoléon. Toute proportion gardée, le même phénomène se produit chez l'enfant.

Le remplacement de l'écriture ordinaire par la sténographie qui, en supprimant l'orthographe opère une double simplification, permettrait de mettre « un peu moins de noir sur le papier et un peu plus de lumière dans les esprits ». Mais c'est trop simple pour être si tôt admis.

Nous disons : « Soyons simples ! » comme les guerriers d'opérette chantent sur place : « Marchons ! Courons aux combats ! »

Mais au moins, chez les petits citadins, l'écriture, cet intermédiaire gênant, est le seul, abstraction faite de l'orthographe.

Dans nos écoles rurales, l'enfant pense en langue bretonne. La transmutation du langage parlé en langage écrit doit nécessairement être précédée d'un thème, d'une traduction de la langue maternelle bien connue en langue étrangère et comme telle retardant beaucoup sur l'autre.

A cette difficulté, l'écriture, vient se joindre cette autre bien plus pénible : la traduction.

Le petit bretonnant arrivera-t-il à se libérer de cette traduction, à penser directement en français ?

Il continuera à penser dans sa langue maternelle, le breton, jusqu'à ce que la langue étrangère, le français, ait, par sa meilleure connaissance, acquis la prédominance. Ce fait ne se produira pas pendant l'insuffisante scolarité dans nos écoles primaires et ne se produira jamais pour l'immense majorité de nos élèves.

D'éminentes personnalités, particulièrement compétentes en la matière qui nous occupe, ont cherché à déterminer le moment précis où se produit cette évolution : la substitution de la pensée en français à la pensée en breton. M. l'inspecteur général Carré posa (en 1889), cette question aux élèves-maîtres de l'école normale de Quimper :

— « Quels sont ceux d'entre vous qui pensent en français ? »

A la grande surprise de M. Carré, quelques mains seulement,

une quinzaine sur 80 élèves environ, se dressèrent franchement.

Plusieurs autres, nous le savons pertinemment, restèrent à mi-chemin, hésitantes.

Le reste, la majorité, n'esquissa pas un geste.

2^e question : « Parmi ceux qui pensent aujourd'hui en français et qui jadis ont pensé en breton, quelqu'un peut-il dire s'il a eu conscience de cette évolution et comment, à quel moment elle s'est produite ? »

Personne ne hasardant une réponse, M. Follet directeur de l'école dit avoir observé que certains élèves pendant leur sommeil rêvaient en breton, d'autres en français, quelques-uns en un bizarre jargon bilingue, et qu'en conséquence il y avait tout lieu de croire que l'évolution de la métamorphose pouvait se déterminer par cette constatation : les premiers pensaient en breton, les autres en français, et, chez les rêveurs polyglottes, l'âme française et l'âme bretonne étaient en lutte.

Chez nos petits il n'y a pas lutte. Pour parler français, celui-ci reste sur le ring, knock-outé au premier round.

Je crois que ce n'est pas dans l'insuffisance de l'imagination qu'il faut chercher la cause de la faiblesse des petits bretonnants en composition française. Admettons d'ailleurs la thèse contraire. Supposons les petits ruraux moins bien partagés sous le rapport de l'imagination que leurs camarades urbains. Y pouvons-nous grand chose ? L'imagination est un don, qui ne s'amende guère plus que la source dont elle découle : l'intelligence. L'imagination se développe surtout en dehors de notre action à nous, maîtres, et continuera à se développer sans nous. Mais qui donnera, autre que le maître, et où, ailleurs qu'à l'école, donnera-t-on au petit bretonnant la forme, l'expression, le vocabulaire qui lui font défaut ?

Mais, objectera-t-on, il y a les exercices de vocabulaire, de langage, voire de conversation, que l'on peut multiplier selon les besoins.

Oui, mais l'expression retardera toujours. Ces exercices ne commencent qu'à l'école, à un moment où l'enfant a déjà acquis une foule d'idées, d'images, déjà fixées sous la forme bretonne. Pendant la scolarité, en dehors de l'école, il continuera à en

acquérir d'autres qui se fixeront de la même façon. Et plus tard ? De plus en plus l'écart entre la pensée et le vocabulaire ira croissant, de plus en plus l'expression fera défaut, et son insuffisance déterminera, pas toujours l'abandon complet du français devenu indispensable, mais trop souvent l'abandon total et définitif de la plume.

— Savez-vous signer ?

— Je n'ai pas essayé depuis longtemps.

Absolument authentique et entendu plusieurs fois.

Monsieur le Secrétaire de la Mairie,

Vous seriez bien aimable de délivrer au porteur un bon de visite pour l'assisté X. Excusez le papier de fantaisie, j'ai oublié mon carnet et l'on n'a pu trouver d'autre papier dans les cinq maisons du hameau.

Docteur P.

(Ecrit au verso de l'enveloppe ponceau d'un paquet de chicorée).

L'enfant sait peut-être. Ne pouvant exprimer l'idée parce qu'il ne possède pas l'expression exacte, ou il abandonne cette idée : de là cette pauvreté apparente, ou il se sert au petit bonheur de l'expression dont il dispose : d'où obscurité. Dans ce dernier cas il attribue aux mots qu'il emploie un sens qui n'est pas le vrai et que nous ignorons ; il leur donne parfois une extension insoupçonnée. Obscur pour nous, il est clair pour lui. Il s'entend. Nous voyons des quasi illettrés comprendre mieux que nous la pensée écrite de leurs semblables.

Ces constatations conduisent naturellement les maîtres ruraux bretons à se poser une question :

En matière de composition française que l'on juge au double point de vue du fond et de la forme,

Etant donné que chez nos élèves ces deux objectifs ne sont pas en harmonie,

Que pour ce motif les meilleures méthodes, établies pour des écoles placées dans des conditions normales, sont impraticables dans nos écoles bretonnes,

Que c'est dans l'insuffisance de l'expression qu'il faut voir la cause principale de la faiblesse en composition française,

N'y aurait-il pas intérêt à orienter plus particulièrement nos efforts vers la culture de la forme ?

Est-ce possible en pratique ?

Oui, on peut, par des exercices appropriés, tant que le besoin s'en fait sentir, éviter à l'enfant la recherche des idées pour ne lui laisser que le souci suffisant de l'expression.

Serait-ce là de la composition française ?

Oui, si les transpositions, les transmutations, les traductions : thèmes et versions, sont de la composition.

Ne s'agit-il pas en définitive d'enseigner une langue étrangère et sommes-nous dans les campagnes bretonnes autre chose que des assistants étrangers ?

Est-ce une hérésie pédagogique ?

La composition française n'est pas un tout insécable puisqu'on l'apprécie à deux points de vue.

Pour être simple, on peut donc dédoubler la difficulté.

Pour être efficace il est logique de s'attaquer plus particulièrement au point faible.

Au fait, quel est l'essentiel en composition française ?

Faire une composition française c'est fournir à un moment donné, dans un ordre logique et sous une forme correcte, les idées que l'on possède ou que l'on peut créer sur un sujet déterminé.

On peut être riche ou pauvre d'imagination, on peut avoir sur le sujet donné des idées intéressantes, vraies ou fausses : c'est affaire à l'imagination, à l'intelligence, à toutes les autres matières enseignées, non à la composition française.

Celle-ci ne se propose pas de donner à l'enfant des connaissances nouvelles en d'autres matières, de faire d'une pierre deux coups et de tirer plusieurs moutures du même sac. Une seule chose à la fois, soyons simples. La composition française a pour but bien particulier, bien défini et plus que suffisant d'apprendre à rechercher, à choisir, à classer, à poser, à lier les matériaux dont l'enfant dispose, pour en faire un édifice aussi solide et aussi élégant que possible.

La composition française ne se propose pas de donner à un imbécile l'intelligence qui lui fait défaut, mais elle doit lui apprendre à exprimer correctement ses imbécillités.

De deux devoirs, l'un pauvre d'idées mais de forme correcte, l'autre mal rédigé mais bien pensé, n'est-ce pas le premier qui a le plus de valeur au point de vue composition française ?

Entre un simple d'esprit bien stylé et un brouillon intelligent le premier n'est-il pas le plus fort en composition française ?

La crise du français n'est-ce pas la crise de la forme et non celle de l'idée ?

Composer signifie créer, mais composer signifie aussi assembler. Quel est le sens en l'occurrence ?

La composition française ne serait-elle que la culture de la *fo-orme* et en l'espèce Brid'oison aurait-il raison ?

★ ★

En tous cas, si la culture spéciale de la forme n'est pas de la composition française bien entendue, c'est la forme qui manque chez nous. Ce qui manque, c'est ce qu'il faut rechercher, et la Sagesse des nations qui fournit des arguments pour et contre toutes les causes, nous suggère : la fin justifie les moyens. Soyons efficaces.

Programmes.

« Quand la route est longue il faut la diviser en étapes. »

Le meilleur guide pour franchir ces étapes successives est un programme mensuel fait spécialement pour l'école et adapté à la force des élèves d'après l'expérience des années précédentes. Il va de soi que ce programme ne doit pas être enfermé dans un cadre absolument rigide et reste modifiable suivant les besoins, même dans le courant de l'année. C'est en outre un excellent critérium pour se rendre compte des progrès réalisés à plusieurs années d'intervalle.

★ ★

Il ne suffit pas d'adopter une méthode et un programme progressifs et d'aller automatiquement de l'avant. C'est sur la progression des résultats qu'il faut se baser. Il ne suffit pas que le guide marche vite si les voyageurs ne peuvent le suivre. Quand la route est longue il n'y a pas avantage à brûler les étapes, à moins d'abandonner les trainards, dont on est responsable, et d'arriver au but avec la seule élite.

Ci-contre deux Tableaux-Programmes.

Etude immédiate de la phrase complète		PROGRAMME DE COURS ÉLÉMENTAIRE		Deux exercices par semaine au minimum
I QUEST-CE QU'UNE PHRASE ?	PAR DES QUESTIONS	OCTOBRE	Toute sans ponctuation à partager en phrases. 1. — Phrases détachées. 2. — Texte suivi très simple.	— L'élève ne sait encore en qu'est une phrase. On ne peut joindre à la fin une phrase qu'à la fin d'une phrase. — L'élève ne sait pas encore l'impression, le sentiment de la phrase.
	II FAITES VOUS-MÊMES PHRASES. ON VOUS AIDERA :	NOVEMBRE	Répondre aux questions posées. 1. — Questions uniformes, énumératives. 2. — Questions variées.	
III CHERCHEZ DES PHRASES SANS AIDE	PAR DES RÉPONSES	DÉCEMBRE	Trouver les questions auxquelles répondent les phrases données. 1. — Questions variées. 2. — Questions se rapportant au même sujet.	— L'élève, ayant plus souvent à répondre qu'à interroger, arrive moins facilement à inventer quelque chose.
		JANVIER	Questions et réponses (liberté du choix). Ex. : Posez cinq devinettes. — Echange de cahiers pour répondre.	
IV CHAQUE PHRASE A SA PLACE		FÉVRIER	Petites phrases indépendantes à construire. Ex. : Reproduisez six conseils qui vous ont été donnés par vos parents.	— Simples recherches.
		MARS	Sur un sujet donné (sujet à 40 petites phrases sans exiger de plan). Mettez en ordre les phrases qui vous paraissent les mieux liées, que vous connaissez le mieux.	
V VOUS DEVEZ SAVOIR RÉDIGER UN PEU		AVRIL	Mettez en ordre de quelques phrases trouvées par les élèves sur un sujet donné.	— Idée du plan.
		MAI	Sujets assignant un plan rigoureux. Ex. : Règle d'un jeu — Voyage réel — Ma journée de Jeudi...	
		JUIN	Idées très simples à reproduire. Histoire interrompue à terminer au gré de l'élève.	— Plan indépendant.
		JUILLET	Petite suite à développer. Lettres.	
				— Application.

CHOIX DU SUJET. — Le procédé usuel consiste à arrêter irrémédiablement à l'avance le texte d'un sujet et à déployer ensuite toute notre habileté à en démontrer l'intérêt.

Au lieu d'utiliser les arguments du guillotineur par persuasion pour amener l'enfant à adopter notre ours, celui-ci serait peut-être mieux léché si chacun avait participé à sa découverte.

Si l'on voit des inconvénients à cette recherche...

Mon cher Collègue,

Je suis pénétré de la justesse de vos observations et particulièrement convaincu de l'excellence de vos procédés en ce qui concerne le choix des sujets. Je vous dois même un succès immédiat et imprévu.

J'ai eu, en effet, hier, la visite de l'Inspecteur.

— Bonjour M. Hichinel vous allez bien Madame également ainsi que les enfants allons tant mieux pas mal merci et quelle leçon faites-vous ?

— Monsieur l'Inspecteur, c'est l'heure de la composition française.

— Bon, très heureux, question intéressante, importance capitale, clef de notre enseignement... Eh bien, M. Hichinel, continuez, quel est le sujet choisi ?

— Voilà, M. l'Inspecteur, heu... pas encore choisi... hum... nouvelle méthode qui... que... dont...

— Ah ! et votre nouvelle méthode consiste peut-être à faire traiter le sujet d'abord et ensuite à le découvrir, quelque chose comme la méthode régressive appliquée à la composition française ?

— Pas tout à fait, M. l'Inspecteur, je vais vous expliquer. Hem ! Supposons que vous désiriez chasser l'ours... l'ours blanc des mers polaires...

— Merci, M. Hichinel, je ne chasse pas, d'ailleurs, la chasse est fermée, je crois, et...

— Oui, M. l'Inspecteur, mais enfin, avant de guillotiner l'enfant...

— J'espère que nous n'aurons pas besoin d'en arriver là !

— Soyez tranquille, M. l'Inspecteur, mais au lieu de déployer toute notre habileté à démontrer...

— Oui, nous ferions mieux de l'employer à préparer notre journal de classe : je constate, avec regret, qu'en regard de la rubrique *composition française* s'étend une plaine neigeuse immaculée.

— Précisément, M. l'Inspecteur, c'est pour... la poursuite du plantigrade... heu... pour éviter la guillotine... je veux dire... permettez-moi...

— N'insistez pas, M. Hichinel, il ne m'appartient pas de vous autoriser à remplacer Deibler au pôle nord. D'ailleurs, il est passé 10 heures et le train de 14 h. 17 pourrait se reprocher de n'avoir manqué. Il conviendrait de passer à d'autres exercices moins périlleux. A propos, voulez-vous me permettre de vous offrir un thème pour votre composition française : *qui trop embrasse mal étreint*. Qu'en pensez-vous ?

Sentiments tempérés de confraternité.

PAUL HICHINEL
Instituteur à Petit-Troupes (Cher)

Un exercice
par semaine.

PROGRAMME DE COURS MOYEN

Un exercice
par semaine.

LA PHRASE	OCTOBRE	I	Description de la plume. — Phrases indépendantes à recopier. (Simples recherches).	EXERCICES : Noter 10 objets que vous possédez et dire à quel ils vont. Traduisez en français 10 proverbes latins.
LE PARAGRAPHE	NOVEMBRE	II	Le paragraphe. — Répondre aux questions par le nombre de phrases nécessaires.	Comment classer les abréviations ? Pourquoi le sort du clocher se trouve-t-il dans un vent ? Que faites-vous si vous êtes piqué par une vipère ?
LA MISE EN ORDRE	DÉCEMBRE	III	La mise en ordre. — Pastiche au commun du plan basé sur tableau.	Sujets simples et bien connus : Le jour. — Le ciel. — Le soir. — Les criques. — Mon costume. — Ma famille. — Le feu. — La mode de l'année.
IV	JANVIER	Simples recherches	Recherche personnelle du plan. — Aider au début par la recherche en commun du plan d'un sujet analogue.	Écrire le portrait physique et moral d'un de vos camarades, sans le nommer. Décrivez un moment, mais de façon à le faire reconnaître. Un animal invisible.
DEVELOPPEMENT D'UN SUJET	FÉVRIER	Simples recherches	Narration. — Rédigez à reproduire après une seule lecture. — Faites venir à raconter : scènes, voyages, accidents...	De tous les voyages que vous avez faits, racontez celui dont vous avez le plus aimé. Racontez un accident qui vous est réellement arrivé.
V	MARS	Invention	Invention. — Rédigez à reproduire à l'écrit. — Écrivez d'un proverbe, d'une vérité morale.	L'épigramme. Dites ce que vous en pensez. Montrez par un exemple que l'épigramme peut avoir de graves conséquences. Imaginez un dialogue entre un gentleman et un bretonnet qui vient d'être pris en flagrant délit.
APPLICATION	AVRIL	Invention	Sujets sous forme de lettres.	Vous voyez parfois passer sur les routes des automobiles lancées à toute vitesse. Décrivez ce spectacle et dites quelles réflexions il vous suggère.
APPLICATION	MAI	Invention	Petits dialogues.	Offre de produits. — Demandes de renseignements. — Réclamations. — Conventions. — Prêts d'argent. — Baux...
APPLICATION	JUIN	Invention	Compositions données aux examens du C. E. P.	
APPLICATION	JUILLET	Invention	Lettres d'affaires.	

...si donc, disons-nous, on voit des inconvénients à cette recherche, rien tout au moins, n'empêche de consulter les intéressés sur la préférence entre plusieurs questions choisies dans les limites de notre programme. En cas de désaccord, une combinaison intermédiaire peut être possible.

Certains sujets, dont le texte élastique laisse la plus grande latitude d'accommodement, dispensent de la consultation préalable. En restant en même temps dans le domaine de la réalité, en évitant l'invention pour réduire au minimum le rôle de l'imagination, on obtient le devoir-type que nous préconisons pour les cours élémentaire et moyen des régions bretonnantes.

On ne s'étonnera pas du peu de crédit que nous accordons aux exercices d'invention dans des écoles où les enfants ont déjà toutes les peines du monde à exprimer ce qu'ils voient, ce qu'ils savent, ce qu'ils ressentent. Avant d'abandonner librement l'oiseau dans l'espace il faut attendre que ses plumes aient poussé.

EXEMPLES DE SUJETS :

- La plus grande joie ou le plus grand chagrin de ma vie.
- Mon plus grand plaisir — Mon plus grand ennui.
- La plus belle histoire — Le plus beau livre.
- Le plus beau jeu — Le plus beau métier.
- Ce que j'admire ou ce que je déteste le plus.
- Racontez une histoire vraie et amusante que vous connaissez.
- Racontez une bonne action que vous avez réellement accomplie.
- Racontez la plus grave des injustices dont vous avez été victime. Exprimez les sentiments que vous avez ressentis.
- Cherchez dans vos souvenirs personnels un exemple de complaisance, — de courage, — de charité bien comprise, — un exemple pour montrer les inconvénients du désordre, — de l'inexactitude, — pour montrer les dangers de la colère, — du mensonge...
- Vous avez certainement assisté à des scènes qui ont provoqué votre indignation. Racontez une de ces scènes.
- Vous avez assisté à une rixe entre deux de vos camarades. Expliquez les causes de la querelle, décrivez la bataille, dites-en les conséquences et donnez vos impressions.
- Quels sont les qualités et les défauts que vous vous reconnaissez ? Que faites-vous pour vous corriger de ceux-ci et pour développer celles-là ?
- De toutes les matières que l'on enseigne à l'école, quelle est celle que vous préférez ? Dites pourquoi. Quelle est celle que vous aimez le moins ? Donnez franchement les motifs de votre aversion.

**

A quelques étourdis retenus après la classe pour une composition française insuffisante je demandai de décrire rapidement en cinq lignes le minuscule incident qui venait de se produire à l'instant. Cinq minutes après un très médiocre élève du cours élémentaire me présenta le travail suivant :

« Une poule été venu en classe. Elle tocail le plancher avec sa bec. Monsieur lui avé dis d'aller derore. Elle s'anallés en grodant grog grog et pas vite encore. S'étd drole nous riais tous les 3 Monsieur riais ossi. »

Je félicitai l'enfant, à sa grande surprise. Son air disait clairement : « Quoi ! C'est ça la composition française ? Ce n'est pas malin alors ! »

En composition française comme en dessin, faisons surtout travailler d'après la réalité. Un peintre n'aborde les travaux d'imagination qu'après s'être longuement exercé à reproduire la nature.

**

PRÉPARATION ORALE PRÉALABLE. — Beaucoup d'enfants sont tentés de considérer que cette préparation les dispense de l'effort personnel nécessaire et se contentent de développer, autant que possible dans les mêmes termes, les seules idées fournies par les camarades ou suggérées par le maître. Il y aura chez eux un certain effort, mais de mémoire, non de création. Tout cet effort portera sur la remémoration de ces idées encore trop fraîches, mal digérées, sur la remémoration des termes employés et dont les petits plagiaires n'ont pas toujours bien acquis la propriété.

De plus, le servilisme qu'entretient notre autoritarisme originel incurable incitera l'enfant à adopter notre point de vue qui n'est pas, ou peut ne pas être le sien.

Nous récoltons ainsi ce que nous avons semé : des devoirs impersonnels, d'une fastidieuse uniformité, pêchant à la fois par manque d'effort individuel et par manque de sincérité.

Les sujets devraient être choisis tels que la préparation préalable n'en soit pas nécessaire. Tout notre rôle se bornerait à l'explication du texte du sujet. Que l'enfant comprenne bien ce que nous lui demandons, telle devrait être notre seule préoccupation.

Utilisation des copies.

L'étude attentive des copies par le maître est nécessaire :

- 1° Pour relever les qualités à signaler.) Simultanément : contrôle,
- 2° Pour indiquer les fautes à rectifier.) appréciation et sanction.

3° Pour rechercher les meilleurs moyens de combattre les défauts capitaux dont les fautes sont la manifestation.

LES QUALITÉS. — Il faut se défaire de la tendance à ne voir, à ne relever que les fautes. « Le fabricant souverain nous créa des aciers. » Trop occupés à arracher l'ivraie nous négligeons le bon grain. S'il n'y a pas de grain, utilisons toujours la paille. Quand l'Arabe trouve un fer à cheval il le ramasse et dit : « Espérons, il ne nous manque plus que trois fers et un cheval. »

Préoccupons-nous surtout de rechercher, de signaler, de conserver, de développer les qualités, d'autant plus précieuses qu'elles sont rares. On peut découvrir quelque mérite au plus humble travail. Plus il y a de fautes, moins il y a de qualités et par suite plus il est facile de signaler plutôt celles-ci que celles-là.

Relevons plus volontiers que les fautes une idée originale, une phrase correcte, une expression heureuse.

LES FAUTES. — Laissons de côté les fautes qui tombent d'elles-mêmes avec les dents de lait, qui se fanent comme les cotylédons à mesure que la jeune plante croît.

Ne relevons que les fautes utiles à signaler. Il est bon que l'enfant connaisse la ciguë et la belladone si ces plantes dangereuses poussent dans sa région. Mais est-il utile de lui montrer l'amanite bulbeuse à laquelle il ne songera jamais à toucher et de lui décrire les plantes dont on extrait le curare ? Il est bon que l'enfant apprenne à distinguer la vipère de la couleuvre, mais y a-t-il lieu de le mettre en garde contre le naja à lunettes ou le serpent à sonnettes, sous le prétexte que tout le monde est susceptible d'aller aux colonies ou de rencontrer un de ces reptiles échappé d'une ménagerie ?

N'insistons pas sur ce qu'il ne faut pas dire, sur ce qu'il ne faut pas faire. Ne donnons pas le choix entre la vérité et l'erreur. La distinction est bien subtile parfois et la confusion facile pour l'enfant. Il est prudent d'ailleurs de ne pas attirer l'attention sur le mal qui a l'attrait du fruit défendu, l'attraction du gouffre. Le Dieu de la Genèse connaissait bien mal ses créatures s'il désirait réellement conserver ses pommes.

« Tu vois ce puits profond ? N'en approche pas et surtout ne grimpe pas sur la margelle. — C'est bien difficile, pense l'enfant, je n'y réussis probablement pas. Si j'essayais ? »

« Dans certaines régions, dit le conférencier, on passe le café avec de l'alcool pur en guise d'eau. — Tiens, se dit l'ivrogne, voilà une recette que je ne connaissais pas encore. »

« Défense de déposer des ordures. » Bon moyen de se procurer du fumier.

« Ne jetez pas de pierres aux singes ». Résultat : montagne de cailloux dans la rotonde.

Pancarte autoritaire : « Défense de piétiner les pelouses sous peine d'amende. »

Pancarte persuasive : « Ne marchez que dans les allées S. V. P. »

Nous voyons sur la copie que nous lisons devant tous : *ce livre ici — de la haine après les Allemands — lorsqu'il a s'agi — j'ai eu un sou avec mon père...* Nous nous arrêtons à flairer chaque faute comme un chien chaque borne : « On ne dit pas : *ce livre ici*, il faut dire *ce livre-ci*. » Dans huit jours tous les enfants, même ceux qui ne connaissent pas la forme incorrecte, se diront : *ce livre-ci, ce livre ici*... C'est l'un ou l'autre, lequel des deux ? »

Rectifions donc en lisant les fautes particulières ou exceptionnelles que nous ne signalerons qu'aux seuls défaillants.

L'EXEMPLE. — Donnez-moi votre fusil, disait le sergent à un mauvais tireur, et regardez.

Le sous-officier tire, rate la cible.

— Voilà, dit-il, ce qu'il ne faut pas faire.

Deuxième coup, deuxième échec.

— Certains, dit le sergent, font ainsi.

Enfin, après une troisième balle honorablement placée :

— Et voilà, fit le roublard, comment il faut tirer.

Sur trois balles, deux perdues, sur trois exemples, deux mauvais.

L'idéal serait d'obtenir des devoirs sans fautes. Mais nous craignons de trop nous approcher de cet idéal. Nous avons peur

d'obtenir des devoirs impeccables. Nous croirions perdre notre temps. Nous considérons comme nécessaire au progrès de donner à l'enfant un travail d'un degré au-dessus de ses forces. Nous lui disons : « Puisque vous pouvez soulever cette haltère de 10 kilos, voici une autre de 20 kilos pour vous exercer. Mauvaise gymnastique. Faisons-lui faire avec la haltère de 10 kilos des exercices qui lui donneront insensiblement la force de soulever l'autre.

★
★

C'est une erreur de considérer les fautes comme un mal nécessaire et de croire que pour bien faire il faille commencer par faire mal. Le baptême de la pelle n'est pas indispensable pour apprendre à se tenir à bicyclette et le meilleur aviateur n'est pas celui qui le plus a cassé du bois. On a toujours critiqué, pour apprendre à nager, le système du lancement à l'eau.

En graduant les exercices sur l'acquis de l'enfant, sur ce qu'il sait réellement et non sur ce qu'il devrait savoir, nous aurons le minimum de fautes.

Empêcher les fautes pour n'avoir pas à les corriger, prévenir le mal au lieu d'essayer de le guérir par des moyens empiriques : formules dont la banalité n'exclut pas la justesse.

★
★

LE SARCLAGE. — Il y a deux méthodes de sarclage.

L'une consiste à commencer par un bout de champ et à s'acheminer lentement vers le côté opposé en extirpant minutieusement toutes les plantes gênantes, nuisibles, dangereuses, grandes et petites. Après de longs jours, épuisé, mais atteignant enfin le but, le sarclage constate... qu'il est temps de recommencer en toute hâte.

C'est le cercle vicieux, le hard-labour, l'écreuil dans sa roue, le rocher de Sisyphe, le récit interminable, joie du potache, où la dernière phrase est ingénieusement raccrochée à la première.

L'autre moyen consiste à parcourir rapidement le champ de temps à autre en décapitant avant leur floraison les végétaux malfaisants trop précoces et trop féconds, en arrachant avec leurs racines les parasites exubérants pour donner à la plante cultivée le temps et la force d'étouffer les moins vivaces et les moins robustes de ses ennemis.

EXTRAIT DES DEVOIRS

de l'élève Guénolé PENDOLOK

de l'élève Oscar DEPHÈBÉ

1. — En allant avec sa route pour attraper les Indes par l'Ouest, Christophe Colomb tomba sur un pays qu'on ne savait pas.

2. — Henri IV dit à ses soldats : « Venez autour des plumes de ma casquette ! »

3. — Un sou par jour met de côté dix-huit francs par an.

4. — Le baromètre est un machin qui dit quel temps qu'il fera.

ERREURS DE MOTS.

Phrases susceptibles de rectification. Guénolé a plus de bon sens et de savoir qu'Oscar.

1. — Quand Christophe Colomb arriva en Amérique, les Américains lui demandèrent : « Est-ce bien vous Christophe Colomb ? »

— « Parfaitement », répondit-il. Alors les Américains s'écrièrent : « Enfin, nous sommes découverts ! »

2. — Henri IV dit à ses soldats : « Baillez-vous de mon panache blanc ! »

3. — En économisant un sou par jour on devient rapidement millionnaire.

4. — Le baromètre est une sorte de thermomètre qui indique la direction du vent.

ERREURS DE FAITS OU D'IDÉES.

Phrases non susceptibles de rectification. Oscar est plus fort en français que Guénolé.

★
★

Il va de soi que la rectification des incorrections incombe à celui qui les commet. Le maître qui rectifie une copie est un médecin qui absorbe la drogue destinée à son malade.

Le maître doit se contenter d'indiquer les fautes, peu, une seule peut-être, la principale faute de forme.

C'est peu, trouvera-t-on.

Si vous croyez que c'est plus simple, plus intéressant, plus efficace, relevez-en 10 par copie, 500 par séance, 20.000 dans l'année. Si le bon Dieu ne bénit pas vos efforts, la Maison Antoine et fils le fera sûrement.

Rubescetose. — Affection cérébrale particulière aux membres du corps enseignant et caractérisée par des expectorations rubéoliques d'aspect graphique projetées par le malade sur les surfaces papyriformes qui se trouvent à sa portée. On observe au 1^{er} degré des symptômes de pulvéoculite (vulgo : propension à jeter de la poudre aux yeux d'autrui, et même aux

siens propres), des manifestations de gambaboscus-cataplasmanie (alias : manie d'appliquer des cataplasmes sur toutes les jambes de bois que l'on rencontre). Au 2^e degré : dépression morale, intellectuelle et physique : découragement, oblitération de la faculté de discernement, lassitude. Au 3^e degré : migraine, anémie, tuberculose.

Medice, cura te...

Au lieu de courir à la fois cette multitude de lièvres, ne vaut-il pas mieux poursuivre le plus gros de la bande ? N'est-il pas plus prudent d'isoler chaque adversaire que d'attaquer de front toute une légion de Curiaces ? C'est bien téméraire de prétendre exterminer simultanément les sept péchés capitaux suivis de leur vénérable descendance. Saint Antoine lui-même y mettait plus de méthode.

Ne nous flattons même pas de corriger un défaut par séance. Le résultat serait trop beau. Il faut plusieurs coups pour abattre un chêne. Si nous pouvons nous prévaloir, dans les quarante devoirs de l'année, d'avoir amendé quatre ou cinq défauts capitaux, nous aurons bien mérité.

Relever dans chaque copie la principale faute dont on exigera la rectification raisonnée, dans l'ensemble des devoirs le principal défaut commun contre lequel on engagera la lutte avec toutes les armes dont on dispose, cela nous paraît un objectif suffisant pour chaque composition.

APPRECIATION. — L'appréciation du travail d'un élève doit être donnée, non par comparaison avec les devoirs de ses camarades, mais avec ses devoirs précédents. Si elle marque un progrès, si léger soit-il, la composition, même très faible, doit être jugée bonne.

Les notes chiffrées n'ont de sens et d'utilité que dans un concours ou une composition de classement où il est de toute nécessité de comparer les concurrents et de soumettre les épreuves à une échelle commune.

Secouons l'apathie, excitons l'émulation, piquons l'amour-propre, mais, sauf paresse manifeste, que le baume de l'approbation vienne adoucir la blessure et peut-être empêcher la gangrène. Il faut en effet se garder de provoquer le découragement des faibles. Ce sont eux qui ont le plus besoin de soutien.

Abstenons-nous des mentions : *Devoir nul* — *Vous n'avez rien compris* — *Rien de bon...* L'enfant n'est que trop disposé à accepter comme définitif un arrêt qui l'autorise au minimum d'effort.

Et puis, sommes-nous toujours bien sûrs qu'il n'y a que de la faute de l'enfant ?

— Ma photographie n'est pas bien, disait un client grincheux.

— Adressez-vous à vos parents, répliqua le photographe, piqué.

Ne sommes-nous pas les parents spirituels de nos élèves ?

Utilisons de préférence les formules encourageantes : *Il y a quelques bonnes phrases* — *C'est un peu mieux...*

Ce n'est pas avec du vinaigre que l'on attrape les mouches.

CONTRÔLE ET SANCTION. — Connaissant bien nos élèves, la seule lecture de leurs copies nous a permis d'évaluer l'effort que chacun a déployé.

Dans le cas d'effort insuffisant, une punition s'impose. Cette sanction, particulière à la paresse, n'a aucun rapport avec la valeur intrinsèque de la composition française. Tel devoir, jugé mauvais émanant d'un enfant intelligent, vaudrait des félicitations à un élève mal doué.

Si l'on reconnaît que l'enfant a fourni un réel effort, son travail, fut-il très faible, n'est pas passible de punition. Il ne relève que de rectification et l'enfant de correction.

Punition et correction ne sont pas synonymes.

La punition ne corrige pas.

La correction n'est pas une punition.

Punition est acte d'autorité.

Correction est œuvre de persuasion.

Battre un enfant fautif s'appelle à tort une correction. Ce n'est qu'une punition. On ne corrige pas un défaut moral par des chocs physiques. La crainte du martinet n'est pas le commencement de la sagesse, mais de l'hypocrisie. Une punition quelconque ne corrige pas davantage un défaut intellectuel.

★

★★

RECTIFICATION DES COPIES. — Nous nous obstinons à voir dans la rectification des copies par le maître ou par l'élève, le meilleur moyen, sinon le seul, d'obtenir une amélioration.

La rectification des copies par le maître est une absurdité. On ne guérit pas un malade en traitant ses déjections, même par un élixir carminé. On ne jule pas le mal intérieur en appliquant sur les éruptions superficielles un topique écarlate plutôt irritant. La retouche photographique n'embellit pas l'opéré. Le maquillage ne triomphe pas des causes de la pâleur morbide.

La rectification des copies, faite par l'élève sur les indications du maître, peut avoir une certaine utilité. Si ce traitement externe ne guérit pas le mal, il contribue à la longue, à en atténuer les plus visibles manifestations.

Mais ce ne sont pas les effets, c'est la cause qu'il faut traiter. Tuer le coq n'empêche pas le soleil de se lever et ce n'est pas en dirigeant et en fixant vers le midi la flèche de la girouette que l'on peut empêcher de souffler le vent du nord. La pullulation de la petite oseille est un indice de manque de calcaire. En extirpant la plante on n'améliore pas le sol. Donnons-lui de la chaux et le *trichin-logod* disparaît.

Ce n'est pas la copie qu'il importe de rectifier. Toute la question est de corriger l'enfant des défauts que sa copie nous révèle. Et ce n'est pas par le moyen de l'encre rouge, l'encre couleur de sang en punition de ses méfaits.

Constatons les effets, mais recherchons les causes, et contre elles dirigeons directement nos coups. Orientons tout notre enseignement vers le combat contre les défauts capitaux dont les fautes sont la manifestation. Seule l'obstruction des sources peut tarir un fleuve impossible à barrer. Attaquons-nous à la tête de la pieuvre au lieu d'essayer de couper ses tentacules. La tête arrachée, le reste se détache et tombe.

★

★★

CORRECTION DES DÉFAUTS. — On ne peut exiger, imposer que la soumission. Celle-ci, suffisante pour une punition ne l'est pas pour une correction. On peut punir un enfant, lui seul peut se corriger. Ici encore, comme dans la recherche de la solution de tout problème d'éducation, nous aboutissons à la faillite de l'autoritarisme, ce qui prouve que l'enseignement est plus œuvre de persuasion que d'autorité.

A nous de provoquer chez l'enfant le désir de se corriger,

★

★★

d'obtenir son consentement réel, intérieur, à l'effort nécessaire. A nous de l'aider en cherchant et en mettant à sa disposition les moyens les plus efficaces.

LES MOYENS. — Le meilleur moyen, difficile à employer dans nos écoles nombreuses, serait de donner à chaque élève un sujet spécial, approprié à son cas particulier. Un coriza ne réclame pas le même traitement qu'un furoncle, une faute d'ordre ne demande pas le même remède qu'un bretonnisme. Il faudrait alors avoir à sa disposition un codex complet.

On pourrait, pour simplifier la besogne, répartir les élèves en trois ou quatre catégories, chacune correspondant à un défaut essentiel, et donner un sujet par groupe.

Si, à un moment donné, les défauts spéciaux à chaque élève sont amendés, on peut par la suite donner à tous le même sujet : la convalescence de toutes les maladies comporte des soins à peu près identiques.

Mais, pour le premier procédé, et le temps ? Nous ne pouvons nous instituer les précepteurs de cinq douzaines d'Émiles ou d'un demi-cent de Sophies.

Et, dans les deux cas, le respect des sacro-saints commentaires des programmes de 1887 : *l'enseignement est nécessairement collectif et simultané*. Cependant : les écoles d'anormaux. Le principe est le même : tout défaut particulier est une anomalie. La pédagogie nous proposera peut-être dans l'avenir la cure par spécialisation.

En attendant, au point de vue pratique, dans les conditions actuelles, le meilleur moyen de remédier au défaut principal et général d'une composition française consiste dans le choix raisonné du sujet suivant en s'aidant d'un formulaire que chacun peut s'établir.

✕

ESSAI DE FORMULAIRE

évidemment perfectible, modifiable, compressible ou extensible

MALADIES	SYMPTÔMES	CAUSES	REMÈDES	
MALADIES D'ORDRE DE STYLE DE SENS DE SYNTAXE DE PONCTUATION D'ORTHOGRAPHE	I FAUTES D'ORDRE	Incohérence. Idées dispersées. Phrases décousues. Coq à l'âne.	Manque de plan. Éparpillement, dis- persion de l'atten- tion.	Exiger un plan avec les différentes parties mini- mées. Veiller à la corres- pondance du développe- ment. Choisir des devoirs nécessitant un plan rigou- reux.
	II FAUTES DE STYLE	Trivialités. Manque de simplicité. Obscurités. Équivoques. Phrases trop longues. Pénasmes. Répétitions.	Ignorance ou le plus souvent irréflexion. Travail trop rapide.	Rectification en commun au tableau noir de quel- ques fautes caractéris- tiques. Rappel à l'effort. Rectification individuelle.
	III FAUTES DE SENS	Contresens. Improprétés. Traduction littérale de bretonnismes. Barbarismes.	Ignorance.	Remède général : la lec- ture. Augmenter les leçons de lecture expliquée. Remède particulier : relevé les fautes les plus communes et les faire rec- tifier en collaboration au tableau noir.
	IV FAUTES DE SYNTAXE	Sotéclismes. Erreurs dans les ac- cords, dans l'usage des pronoms, dans l'emploi des modes et des temps des verbes.	Ignorance.	Étude de la grammaire en insistant sur les fautes les plus communes.
	V FAUTES DE PONCTUATION	Absence de ponctua- tion. Signes mal placés.	Négligence ou ignorance.	Demandeur le numé- rage des phrases. Exercices spéciaux : Textes à ponctuer. Ana- lyse logique.
	VI FAUTES D'ORTHOGRAPHE	Pullulation de fautes que l'élève ne com- mettrait pas dans une dictée.	Manque d'attention particulière.	Exiger la lecture atten- tive à ce seul point de vue de la copie achevée.
MALADIES D'ORDRE DE JUDGEMENT	I FAUTES D'INTELLIGENCE	Incompréhension du sujet. Pauvreté d'idées. Omissions importan- tes. Idées étrangères au sujet.	Hors faiblesse intel- lectuelle ou inatten- tion, manque d'in- térêt, préparation insuffisante ou su- jets trop difficiles.	Choix de sujets plus simples et plus intéres- sants en faisant appel à la collaboration des élèves. Préparation minutieuse. Recourir au lieu d'avancer.
	II FAUTES DE JUGEMENT	Inexactitudes. Idées fausses. Idées inadmissibles.	Ignorance ou manque de réflexion. Forfanterie ou man- que de sens moral.	Défauts généraux qui ne comportent pas de ré- mèdes particuliers à la composition française.

— 57 —

LA PÊCHE AUX PERLES

SINCÉRITÉ. — Le petit Poucet était un malin en jetant des petites pierres sur sa route pour la retrouver. Je n'aurais jamais eu cette pensée.

JUSTICE. — Je pense que la mère (du petit Poucet) était un peu plus meilleure que le père au commencement, mais après ils étaient tous les deux de même qualité.

INDIGNATION. — Je sentais ma colère bouillir dans mes artères.

ÉLÉGIE. — Le ciel commençait à sombrer.

FINESSE. — La neige amuse les petits et embête les grands.

RÉALISME. — Le lapin ch... des petites boulettes comme le mouton.

PHILOSOPHIE. — Je n'avais qu'une grosse bosse à la tête. J'avais eu la chance de ne pas casser un bras ou deux.

DÉSILLUSION. — J'avais vu le sénateur, c'était une espèce de vieux député.

LINOTTE. — J'ai un porteplume qui attire le papier et les petits pois sont en fleur.

COMIQUE. — Il me donna un coup avec sa main droite sur le côté gauche de ma figure et avec sa main gauche sur le côté droit. Je ne resta pas là pour ce qu'on me donnait.

ROUBLARD. — Il (le cheval) est assez bien fait de son avant, mais regarde son derrière. Je te donnerai 300 francs pour son avant et 200 francs pour son derrière.

NATUREL. — (A la foire). Si tu ne veux pas de ma vache, va-t-en chercher une autre si bonne que celle-là.

— Si tu me rabatte 10 francs elle est vendue.

— Non, non, dit le vendeur en péchant.

— Je sais bien que la vache est une bonne vache, mais la condition d'acheter est plus difficile, dit l'acheteur.

OBSERVATEUR. — La pie est un oiseau sale, elle a toujours la tête malade.

— Elle (la vipère) me regardait avec ses petits yeux luisants comme des piques de feu et bransigellait sa tête pour me faire peur, qu'elle songeait.

VOCATIONS. — Mon idée, quand je serai un peu vieux, c'est d'être un boucher.

— Je sais déjà faire des sabots en betterave, mais quelquefois je vais par l'autre bout dehors.

MYSTÈRE. — Je ne savais pas qui il était, mais il avait l'air d'être Je n-François son nom.

GOBEUR. — Celui qui mange du miel devient méchant comme les abeilles.

SANS-COEUR. — Mon petit frère ne faisait que pleurer pour venir avec nous, mais c'était trop loin pour un petit comme ça, on l'avait laissé avec sa pleurésie.

A LA SOUPE ! — Quand est fini l'école je vais vite à la maison parce que c'est là qu'il est la soupe.

SPIRITUEL. — Sale comme un sanglier domestique.

BIZARRE. — Mon lit est en fer noir acheté sur le pavé. Il a des sacs en fer qui sautent. Il est fait par Monsieur Maximum de Confort que c'est écrit dessus.

FARCEUR. — Quand on fait des crêpes mon père dit chaque fois non pas manger les trous parce que ça fait petter.

ATTRAPE ! — Je crois qu'on fait dessin pour Monsieur ventre des crayons, des gommes, egsétarra.

COLÈRE. — Une fois il (le chat) avait lippé le beurre de sur mon pain. Je l'insulta de cochon. Tu feras mieux d'aller logoter que je lui dis. Mais il faisait comme samédégal.

CIRCONSTANCES ATTÉNUANTES. — Un jour j'avais mis mon songe, j'avais soif, d'aller voler des pommes sur le vieux Fanchautobi. Ce vieux-là est alcoolique tous les dimanches.

※

LE DICTIONNAIRE

« Tenir sous clef le dictionnaire et la grammaire. Il sera temps de les sortir quand on saura la langue.

Marcel PREVOST, *L'Art d'apprendre*.

Quand je pense que c'est sur mon conseil que jadis plusieurs ont acheté leur dictionnaire, un remords me poursuit. Quel merveilleux outil pour disperser l'attention et provoquer l'hypnose !

Erreur de thérapeutique : diagnostiquant une anémie j'ordonne un soporifique.

★

★

Ils n'y comprennent rien. Cependant, puisqu'on l'a, il faut bien s'en servir. Ça fait loucher les malheureux qui ne peuvent jouir de ce bonheur trop dispendieux.

— Oui, mon cigare me fait mal... Je ne fume habituellement que quelques rares cigarettes. Mais, vous comprenez, comme on m'a fait cadeau de ce magnifique fume-cigares en écume...

★

★

Quelques-uns l'emportent tous les soirs et le rapportent tous les matins. Il remplace les haltères.

— Pourquoi emportez-vous votre dictionnaire ?

— J'apprends des mots dessus à la maison.

Ce n'est pas vrai, heureusement ! C'est pour le petit effet de la rue.

★

★

Un élève depuis cinq minutes compulse fiévreusement le monstrueux volume avec un petit froissement sec, éternuant par son incessante répétition.

— Que cherchez-vous ?

— Sainte-Anne d'Auray.

Je regarde sa rédaction (Mon plus beau voyage). Il a écrit *sintanne dorée*.

★

★

Un autre s'entête à chercher *sinémarteau*. Il commence à être inquiet. Sa foi en son beau livre s'ébranle... Cherche, mon ami, cherche !

★

★

Un badaud s'absorbe dans la contemplation de toutes les images qu'il rencontre au cours de ses pérégrinations. Le voilà en arrêt sur les ordres d'architecture.

★

★

En voici un qui s'est égaré. Il ne sortira pas du labyrinthe. Il a perdu son fil, mangé son mot, oublié sa rédaction.

★

★

Un match s'organise entre deux voisins. C'est à qui trouvera le premier le mot *Seguin* (le maître de la fameuse chèvre) qui ne peut être qu'un homme illustre puisque les livres en parlent.

Dans la course, un geste trop brusque provoque la déchirure partielle d'un feuillet. Arrêt simultané. La victime de l'accident tourne et retourne la feuille endommagée et constate à plusieurs reprises que le recto et le verso sont très également déchirés. Subitement grincheux il cherche sans succès un motif d'accusation contre son adversaire qui, fort de son innocence, rit comme un sans-cœur.

Un petit bout de papier humecté de la colle universelle des glandes salivaires vient tempérer le désastre.

★

★

— Monsieur, François-Marie ne fait que m'insulter !

— Qu'est-ce qu'il vous dit ?

— Je ne sais pas. Il cherche des mots difficiles dans son dictionnaire pour m'insulter avec !

★
★★

— Mettez de l'ordre dans vos cases avant de sortir. Les cahiers à droite, les livres à gauche, les outils au milieu, et le dictionnaire dans le fond.

★
★★

Ils ont senti ma sourde et inexplicable hostilité. Le maître doit être jaloux du dictionnaire qui est plus savant que lui. Pourtant il en a un lui-même. Plusieurs même, beaucoup, des rouges, des gros-gros. Il y a tout dedans. Ce n'est pas malin de savoir tant de choses. Il doit coucher avec.

★
★★

Larive, Larousse, Gazier, *tutti quanti*, sont des malfaiteurs. Je ne veux pas être leur complice.

Le Cloître-Saint-Thégonnec, 1913.

LOUIS FLATRÈS.

